LA MEDECINE PRETENDÜE REFORME'E,

OV

L'EXAMEN D'UN TRAITE'. DES FIEVRES

Imprimé à Vtrecht, & composé par un Auteur Hollandois, qui pretend renverser toutes les Opinions des Medecins Anciens & Modernes, tant dans leur Theorie, que dans leur Pratique.

A PARIS,
Chez L. D'HOURY, ruë S. Jacques, prés les Mathurins, au S. Esprit.

M. DC. LXXXIII.
Avec Approbation & Permission.





LETTRE DU SIEUR DE BEZANÇON D. M. A MR FAGON MEDECIN ORDINAIRE DU ROY, Et de Monſeigneur LE DUC DE BOURGOGNE.

Sur LE TRAITE' DES FIEVRES imprimé à Vtrecht.

COMME *vous eſtes,* MONSIEUR, *fort curieux des belles choſes, je n'ay pas voulu tarder à vous envoyer le Traité des Fiévres, dont on ne vous*

avoit appris que le titre, & que vous ſouhaitiez avec paſſion. Chacun dans ce Livre ſe promettoit, auſſi bien que vous, une explication reguliere des Fiévres, une Doctrine épurée de toutes les erreurs : Mais il y a bien des gens ſurpris; Vn Traité des Fiévres n'eſt icy qu'une critique de tout ce que les Auteurs les plus celebres ont écrit ſur cette matiere. C'eſt ce que l'Auteur promet dans l'explication de ce titre, qui me ſemble aſſez mal inventé. Il ſe propoſe d'y découvrir les abus des Medecins Anciens & Modernes, tant dans leur theorie que dans leur pratique. Ce deſſein paroît vaſte par rapport au volume du livre : Cependant le grand

nombre de questions, qu'il y traite, y répond assez. Vous y verrez, MONSIEUR, *tous les fondemens de la Medecine attaquez. Et comme tous les Medecins semblent estre intereßez dans cette censure, je l'ay leu avec soin, & j'ay couché par écrit les reflexions que j'ay fait sur les nouveaux raisonnemens de cet Auteur, suivant l'ordre qu'il observe dans cet Ouvrage. Vous m'avez témoigné que vous souhaitiez les voir, je vous les envoye aussi, vous priant de me faire sçavoir ce que vous en jugerez.*

La seule lecture du titre de ce Livre m'a fait d'abord craindre, que l'Auteur ne fût attaqué d'une maladie Epidemique des Auteurs

de ce tems, qui animez d'un esprit de contradiction, ne veulent rien dire, que d'opposé aux écrits des autres. Gens à systemes nouveaux, qui preludent toûjours par des declamations satyriques, esperant que ce Zele preliminaire sera un prejugé de leur honnesteté, & de la bonté des choses qu'ils vont debiter. Ils sont grand bruit, afin que le vulgaire leve les yeux sur leurs personnes, qu'il les distingue par les traits d'un merite apparent, & qu'ils soient pompeusement erigez en fondateurs de Sectes. A les oüir, ils vont tous reformer la Medecine. Avortons nez à la ruine, plûtôt qu'à l'edification de son noble corps. Ce faux zele, odieux à

tous les honneſtes gens eſt tres-commun aujourd'huy; il eſt ſoûtenu par la demangeaiſon de reprendre, qui eſt une pedanterie naturelle aux hommes. La facilité de la choſe flatte trop le plaiſir de l'amour propre, pour ne le pas ſatisfaire. Tout le monde eſt preſt à l'oüir, & la calomnie eſt une manne qui s'accomode au goût d'un chacun. La maniere honneſte dont noſtre pretendu reformateur tourne tout ce qu'il dit, tient fort de cet air contagieux dont j'ay parlé. On le voit par tout cet écrit s'abandonnant à ſon Zele diſcret, cenſurant les Anciens & les Modernes, blâmant ceux qu'il louë pour ſes maiſtres, diſtribuant les injures

à pleines mains, traitant honnestement tous les plus ſçavans Medecins d'enteſtez, de ſots, d'aſnes, de Charlatans, & d'aſſaſſins, ſe joignant enfin aux bouffons & aux farceurs dont il employe les traits, voulant les inſtruire en les décriant, & les gagner en les irritant. N'eſt-ce pas là, MONSIEUR, *un procedé, qui par ſa moderation, nous promet de belles choſes. Vne imagination ſi tranquille ne manquera pas d'examiner, avec beaucoup de judiciaire & de ſolidité, les difficiles queſtions de l'Art. C'eſt une choſe ſeure : Tout remply de ſon propre merite, il ne promet que des demonſtrations évidentes, des ſecrets inconnus juſques-icy à*

tout le monde. On n'en peut pas douter. Car, pour caution bourgeoise, il donne le catalogue de ses Livres: Il defie tous les Docteurs en corps d'écrire contre luy. Ne vous semble-il pas, MONSIEUR, *oüir un autre Goliath affronter toute l'armée d'Israël. Tout le monde tremble; on n'est pas assez temeraire, pour aller tenir teste à un si redoutable Colosse. Ie n'ay garde de songer à luy répondre. Comment oseroit-on entrer en lice avec un homme qui a déja composé un Livre de Chirurgie & un traité du Thé? Ie n'entreprens pas non plus de m'ériger en Apologiste de la Medecine, un Art si mysterieux veut des genies rares & sublimes. Les*

moindres Avocats, dit un grand maiſtre de l'Eloquence, peuvent ſuffire à une accuſation, la deffenſe d'un accuſé demande les plus grands Orateurs. Il n'eſt point d'enfant qui ne puiſſe faire une playe capable de donner bien de la peine au plus habile Chirurgien. Ie n'ay point d'autre deſſein, MONSIEUR, *que de m'entretenir avec vous en ſecret ſur le Livre dont il s'agit, m'attachant aux principales difficultez, & laiſſant beaucoup de choſes qui ne ſont de nulle importance. Ie vous prie donc de ne me pas mettre en jeu, ſi ma Lettre alloit tomber entre ſes mains tout ſeroit perdu. I'entens ma foibleſſe me crier ſans ceſſe . . . .*

Accuſationibus etiam mediocres in dicendo ſuffecere bonus deffenſor nemo niſi eloquẽtiſſimus fuit. Tantò eſt accuſare quã deffendere, quantò facere quam ſanare vulnera facilius. *Quintil. l. 5. c. 3*

Fœnum habet in cornu, longe fuge, dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.

Parlons bas & le suivons doucement à la piste parmy les merveilles qu'il nous va debiter.

JE commence par les Définitions de la Fiévre tirées de divers Auteurs, qu'il combat l'une aprés l'autre. Ce seroit trop entreprendre que de vouloir les soûtenir toutes pour exactes. Je conviens que la Fiévre ne peut pas estre definie juste par ces mots, de chaleur, d'effervescence, & d'augmentation de la circulation ; si outre les Fiévres ordinaires que nous appellerons *chaudes*, l'on veut comprendre sous ce genre toutes ces sortes de maladies qui se font connoître par l'irregularité du poux que l'on a

De la definition des Fiévres.

Page 7.

point encore reduit à aucune efpece particuliere, comme les longues foibleffes, les défaillances, les accez de maladies hyfteriques, l'eftat de langueur, de palpitation, & de ces Fiévres où l'on ne remarque jamais aucune chaleur, que je crois neanmoins affez rares. Je penfe que pour donner une idée affez generale qui les renferme toutes l'on pourroit definir la Fiévre: *Vne alteration de la maffe du fang, qui déregle le mouvement du cœur & des arteres, & qui bleffe toutes les fonctions du corps humain, caufée par quelque fermentation incommode, ou par le meflange de quelque humeur nuifible.*

S'il s'agiffoit icy d'écrire un Traité des Fiévres, je viendrois à la divifion de ces maladies & j'apporterois les definitions precifes de chaque efpece, je tâche-

rois de donner une methode exacte pour les guerir : Mais ce ſeroit abandõner le deſſein que j'ay pris. C'eſt pourquoy je ne m'y arréte pas. Je diray ſeulemẽt que ſuivant cette definition l'on peut établir la principale diviſion des Fiévres, en froides, & en chaudes.

La Fiévre froide eſt celle où le défaut de fermentation & la conſiſtance épaiſſe du ſang rallentit ſon mouvement.

La Fiévre chaude eſt celle où le ſang ſubtilizé & attenué par une fermentation contre nature, eſt dans un trop grand mouvement, d'où il arrive que le malade eſt incommodé d'une chaleur exceſſive, de mal de tête, pulſation violente, & d'autres accidents.

Les Anciens n'ont pas parlé avec aſſez d'exactitude, pour ôter toute occaſion de chicanne. Ils ne ſçavoient pas que dans la ſuite des

temps un Auteur Hollandois les feroit paſſer par l'étamine ; ils ont agy de bonne foy, ne s'expliquant pas trop, & croyant qu'on entendroit aſſez leur penſée. Toutefois ſi l'on vouloit en uſer franchement, leur definition ne paroîtroit point ſi ridicule, qu'on la veut rendre. Comme on ne voit gueres de Fiévres ſans chaleur, que le froid qui paroît au commencement ne dure pas long temps, & que meſme dans le temps du friſſon la chaleur paroiſſoit plus grande au centre du corps, ils n'ont pas reconnu d'autres Fiévres que les Fiévres chaudes. Ainſi ils ont apporté pour genre en leur definition, le mot de *chaleur*. Par ce mot, ils n'ont pas entendu parler d'une qualité ſimple & abſtraite, mais d'une chaleur qui avoit pour ſujet le cœur & les humeurs, leſ-

quelles pouſſées & diſtribuées dans toutes les parties du corps, par les arteres, l'échauffoit de telle ſorte, que ſes fonctions en eſtoient bleſſées.

C'eſt ainſi qu'Avicenne a defini la Fiévre. *Calor extraneus in corde accenſus, & ab ipſo per arterias, cum ſpiritu & ſanguine, in corpus univerſum diffuſus, actiones lædens.*

Je ne vois pas, Monſieur, que cette definition bien entenduë ſoit ſi abſurde, qu'on nous le veut faire croire. Cette chaleur, c'eſt à dire, cette maſſe de ſang échauffée au point de bleſſer les fonctions du corps, eſt aſſez du caractere des Fiévres chaudes en general. Par tout où elle ſe rencontre, cette eſpece de Fiévre s'y trouve auſſi ; & elle ceſſe d'eſtre quand cette chaleur diſparoît.

Cette ſorte de Fiévre chaude

ne peut pas eſtre avec un froid univerſel, & qui dure long-temps. Ainſi, c'eſt en vain que pour combattre cette definition on apporteroit pour exemple ces ſortes de Fiévres froides dont nous avons parlé.

Page 7. Cela poſé, je ne vois plus de de lieu à la difficulté que l'Auteur apporte : qu'il s'enſuivroit de cette definition, que tout homme échauffé auroit la Fiévre ; puisque cette eſpece de chaleur n'eſt point contre nature, c'eſt à dire, contraire à la conſtitution naturelle de l'homme, & au temperament de ſon corps, ne bleſſant point ſes fonctions.

C'eſt l'idée que nous avons de ce terme *contre nature*, Et elle me paroît aſſez claire. De ſorte que l'Auteur du traité des Fiévres pouvoit bien ſe paſſer de dire que ce mot n'eſt qu'un ſon ſans ſignification

fication & sans idée.

Je ne sçay pourquoy il dit que les Docteurs appellent cette chaleur *surnaturelle*. Pense-il parler des Payens qui ont dressé des Autels à la Fiévre; Car ce terme tient de la Divinité. Quant aux Medecins, je n'ay jamais leu dans leurs livres, qu'ils la qualifient de ce titre. Ils l'appellent *Calor præter*, ou *contra naturam*, chaleur contre nature. *Calor extraneus* chaleur excessive, & contraire à l'estat naturel du corps humain. C'est ainsi, ce me semble, que ce mot se doit traduire. Je n'ay pas envie de m'arréter long temps à ces sortes de minuties. Page 9.

Si la Fiévre estoit une veritable chaleur, dit l'Auteur Hollandois, *& que le cœur en fut le foyer, où elle s'allume premierement, il faudroit sans doute qu'il brûlât & s'enflammât avant que l'on pût remarquer* Page 9.

dans les membres exterieurs une chaleur ſi extraordinaire. Or, dit-il *il en arrive tout autrement. Les Fièvreux ſentent plus de chaleur dans les reins, dans la tête, ou meſme dans d'autres parties que dans le cœur.*

Je ne croy pas que nos Auteurs ſe ſoient imaginez que la chaleur de la Fiévre fut auſſi brûlante que le feu de nos foyers; elle auroit en peu de temps conſumé & reduit en cendres le cœur, & toutes les parties. La Fiévre la plus ardente n'arrive point à cét excez: Ce n'eſt point une chaleur de combuſtion, mais de fermentation, cauſée par le mélange de diverſes humeurs qui ne font que paſſer dans le cœur, d'où elles ſont pouſſées avec d'autant plus de vîteſſe, qu'elles ſont plus échauffées.

Il eſt vray que dans la Fiévre,

le cœur reçoit plus d'impression de la chaleur, à cause du passage continuel du sang, qui est alors en grande agitation : Et s'il arrive que les malades ne se plaignent pas si fort de la chaleur du cœur, que de celle des reins, de la tête &c, c'est qu'il est moins sensible, estant moins membraneux que ces autres parties, c'est que le feu y est temperé par la respiration continuelle de l'air. C'est enfin qu'il pousse dehors par l'expiration les fuliginosités qui le pourroient trop échauffer.

Si la Fièvre, dit-il, *consistoit dans la chaleur, il faudroit qu'elle fut continuë & qu'elle dura autant que la chaleur qui la cause. Cela posé nous n'aurions plus de Fiévres intermittentes.*

Je conviens que la Fiévre dont nous parlons dureroit autant que la chaleur, mais je ne puis accor-

der les consequences qu'il en tire; puis que l'accez de la Fiévre étant passé sans que la cause de la Fiévre soit entierement dissipée, & le foyer de la Fiévre repandant en suite dans la masse du sang une portion du levain febrile, comme nous expliquerons cy aprés, il arrive à certain temps une nouvelle fermentation, que nous appellons Fiévre.

Page 10. Icy l'Auteur s'avise d'une fine objection, *si la chaleur*, dit il, *étoit la Fiévre causée par la matiere qui la produit, un homme mort de la Fiévre l'auroit encore apres sa mort, puisque la matiere y reste.*

Par ce beau raisonnement, je vais prouver que toutes les maladies demeurēt aprés la mort; puis que toutes leurs causes restent dans le corps, aussi bien que celles de la Fiévre. La mort ne nous guerira plus de tous nos maux, &

nous trouverons encore dans les cimetieres des apoplexies, des squinancies, des maladies hysteriques, des coliques, des gravelles, &c. Les corps qui se conservent entiers ou qui sont embaumés seront malades jusqu'aux siecles des siecles. Je ne sçay Monsieur, si nostre Auteur se contenteroit d'en estre le Medecin, l'employ seroit glorieux. Toutesfois je ne me satisferois pas d'une semblable pratique; estant persuadé, qu'encore que la matiere de la Fiévre & des autres maladies paroissent à nos yeux estre la mesme apres la mort, elle ne l'est pourtant pas en effet. Les parties subtiles, qui faisoient tout le jeu, en sont échappées, les esprits qui mettoient toute la masse du sang en mouvement, qui faisoient battre le cœur & repandre la chaleur dans toutes les

parties du corps ne s'y trouvent plus, il n'y a plus de fonctions ; & par consequent elles ne peuvent plus estre dereglées.

La pourriture, dit-il, *y est augmentée, donc la chaleur le devroit être aussi.*

Son raisonnemment seroit bon supposé que toute sorte de pourriture, & en quelque partie qu'elle fût, pût causer la chaleur de la Fiévre, c'est ce qu'on ne luy accorde pas, & c'est ce qu'il devroit prouver. A parler juste, c'est moins la pourriture qui cause la Fiévre, que le mélange de l'humeur pourrie avec le sang loüable. Tant que l'humeur purulent d'un abscez est renfermé dans son enveloppe, il n'arrive point de Fiévre : mais bien quand le pus vient à se méler dans le sang qui circule. Nous expliquerons cecy plus amplement dans la suite en parlant des cau-

ses de la Fiévre.

Pour derniere difficulté contre cette definition. Il dit, *que si la Fiévre consistoit dans la chaleur, elles seroient toutes d'une mesme espece ; puis que la chaleur est toûjours chaleur, & ne differe que du plus au moins.* Page 115

Voicy, une grande question, Monsieur, pour un Medecin, de sçavoir si les Fiévres chaudes sont distinguées par une difference essentielle ou accidentelle ; si la forme de la Fiévre continuë est specifiquement distinguée de la forme de la Fiévre intermittente, & de la Fiévre pestilentielle : ou s'il n'y a que du plus ou du moins : ou bien enfin si la seule diversité des causes les dinstingue. Croyez-vous, Monsieur, qu'il ne suffise pas à un Medecin de sçavoir demêler les degrez & les causes de la Fiévre pour en ti-

rer ses indications. C'est à quoy je me suis toûjours arrété, & vous jugez bien, Monsieur, qu'il n'y a que du temps a perdre dans ces subtilitez de Scotiste, plus propres à embarasser qu'à établir une une solide pratique.

Jusques icy, je ne vois pas quel sujet nostre pretendu Censeur peut avoir de crier si fort contre la definition des Anciens, ny de nier, avec tant d'assurance, que la chaleur dereglée soit la veritable marque, & le propre symptôme de la Fiévre chaude.

Quant à ce qu'il soûtient *que la chaleur, qu'on ressent dans les Fiévres, n'est pas si grande, que celle qui se rencontre dans un homme sain; Et qu'au contraire elle est bien moindre.* C'est un prodige des nouvelles découvertes de nôtre Auteur, que nous reservons à examiner á la page 75. où l'Auteur

teur du Traité des Fiévres traite à fond la question, & où je serois encore obligé d'en parler ; voulant donc éviter les repetitions, je m'arreste maintenant à ce qu'il dit, pour renverser la definition de Willis, *qu'il ne se fait point de fermentation dans le sang, ny dans les humeurs de nos corps.* Quelque estime qu'il marque pour ce grand homme, il le traite *de bien malavisé*, d'avoir appellé la Fiévre *une fermentation.* Page 23.

La premiere raison qu'il apporte pour prouver sa proposition, est *qu'il ne se fait jamais de fermentation dans les liqueurs agitées avec violence, comme le sont nos humeurs.* Page 24.

La seconde est, *qu'une liqueur enfermée dans quelque vaisseau, qu'elle remplit tellement, que l'air n'y sçauroit entrer, & qu'il n'en peut sortir aucune vapeur, ne se fer-*

De la fermentatiō des humeurs dans le corps humain. *Ibidem.*

mente jamais : que les humeurs sont en ce mesme estat dans nos veines, & dans nos arteres ; & qu'ainsi il ne s'y peut faire aucune fermentation.

Page 24. Je repons à la premiere difficulté, que les mouvemens violents, comme il dit, empeschent les fermentations sensibles ; *si l'on agite*, dit-il, *avec violence le moust ou la biere, ils ne se fermentent point* : Mais si le mouvement est doux & presque insensible, il n'empeschera pas une fermentation, principalement si c'est une fermentation aussi douce, & aussi tranquille que celle de nos humeurs. Car il ne faut pas s'imaginer que nostre sang fermente, d'ordinaire avec la mesme impetuosité, que le vin ou la biere dans les tonneaux ; & mesme on a sujet de croire, que les fermentations ne sont point si frequen-

tes dans nos corps que les nouveaux Auteurs les admettent, se servant à tous propos de ce mot, pour expliquer ce qui se passe dans nous, & attribuant souvent à la fermentation, ce qui n'est qu'une dissolution, une precipitation, une filtration, & une digestion.

Si nostre Auteur pretend qu'un repos entier & absolu soit necessaire pour la fermentation, il se trompe bien lourdement. Il avouë page 24. qu'il se fait quelques fermentations dans l'Univers. Mais trouvera-t'il dans le monde des corps qui soient sans aucun mouvement ? cela ne se peut dire, non seulement dans l'opinion de ceux qui soûtiennent que toute la terre est dans un mouvement perpetuel : mais encore dans le sentiment de tous les Physiciens; puisque l'experien-

ce & la raiſon nous font connoître que les corps les plus groſſiers & les plus maſſifs, n'en ſont pas exempts. Si cela eſt vray des corps ſolides, comment pourrons nous dire que les liquides, dont la nature eſt d'eſtre dans une agitation continuelle, doivent eſtre entierement en repos, pour ſe fermenter. Les vins & les cidres ne ſe fermentent-ils point dans les batteaux, & dans les navires, qui ne les peuvent tranſporter ſans agitation?

Aprés tout, ignore t'il que la fermentation vicieuſe peut ſe faire hors des grands vaiſſeaux? Sçavoir dans les vaiſſeaux capillaires des viſceres, des chairs & des glandes, qui eſtant fort éloignés du cœur n'ont preſque point de mouvement; que là il ſe peut amaſſer une humeur tartareuſe, & ſoufrée qui s'échauffe, ſe fer-

mente, & qui communique ensuite sa fermentation aux autres vaisseaux. C'est en ces lieux que les Anciens ont mis assez judicieusement le foyer des Fiévres intermittentes. Je ne vois donc aucune apparence de doute en cette premiere difficulté.

La seconde n'est pas plus considerable à mon sens. Il n'est pas vray qu'il ne se fasse point de fermentation dans un vaisseau plein. Nous voyons tous les jours le vin se fermenter & se gâter dans les tonneaux pleins: comme il arrive particulierement quand la vigne est en fleur. Et c'est ce que l'Auteur reconnoît plus bas à la page 53 de son traité, où voulant refuter l'opinion de Willis sur les Fiévres, il parle en ces termes. *Quelle conformité y a t'il entre la circulation du sang & la fermentation de la bierre dans un vaisseau*

bouché. L'air, ce me ſemble, ne peut gueres entrer dans un tel vaiſſeau. Mais quand nous ſuppoſerions ſon principe, je ne puis convenir que nos veines & les autres vaiſſeaux de noſtre corps ſoient tellement pleins de leurs humeurs, que l'air n'y puiſſe point entrer.

L'Auteur ne ſçait-t'il pas que l'air entre dans la veine du poulmon, par les petites bronches qui s'abbouchent avec les orifices de cette veine, que de là il paſſe dans les arteres, & enſuite dans les veines; qu'il y en entre une grande quantité par l'œſophage avec les alimens, & que rien n'empeſche qu'il ne paſſe des inteſtins dans les veines lactées, où le chyle bien plus groſſier que l'air entre facilement?

Si l'air peut entrer dans nos vaiſſeaux, croit-il qu'il n'en puiſ-

ſe ſortir, ſoit par les pores de la peau, par où ſortent des excremens fort ſenſibles, ſoit par les conduits interieurs qui aboutiſſent à des iſſuës viſibles? puiſque nous voyons ſouvent des matieres bien plus groſſieres comme le ſang, & le pus des abſcez des parties les plus éloignées ſe vuider par les crachats, les veines & les ſelles. Ne ſentons nous point des vents, des exhalaiſons, des vapeurs couler le long des chairs, & y exciter meſme quelquefois un bruiſſement où borborygme, qui ſe fait oüir aux perſonnes qui ſont auprés de nous.

A quoy ce bon Docteur réve t'il, quand il dit que les vaiſſeaux ſont tellement pleins qu'il n'y peut entrer aucune portion d'air ou de vapeur? tout ce que je viens de dire fait bien voir la verité de ce bel aphoriſme. Quand un

homme ou une femme garde une longue abſtinence, quand ils perdent jusqu'à plusieurs livres de ſang, dans l'eſpace de quelques heures, leurs vaiſſeaux ſont-ils auſſi pleins qu'ils eſtoient auparavant? N'y reſte-t'il point d'eſpace vuide pour recevoir l'air, ou la vapeur qui peut entrer en leur place? Ne ſommes nous jamais plus pleins de ſang en un temps qu'en un autre? Les vaiſſeaux ne s'étendent ils jamais, pour préter aux humeurs qui y ſont pouſſées? Les humeurs ne ſe rarefient-elles jamais dans les vaiſſeaux? L'Auteur pour ſe faire admirer, & pour ſoûtenir ſa propoſition, n'a qu'à dire toutes ces choſes. Elles en ſont des ſuites, & ne ſont pas moins ſurprenantes.

Les Anciens aprés Hypocrate ont reconnu que nos corps étoient tous tranſpirables : que les va-

peurs, & meſmes les humeurs paſſoient d'une partie à l'autre ſans que l'œil y remarquât des vaiſſeaux de communication. Les Hydropiques ont le corps plein de vents, comme le prouve le gonflement de leurs inteſtins & des autres parties, qui ſe voit dans l'ouverture de leurs cadavres. Dans les perſonnes qui viennent d'expirer l'on remarque la poitrine s'élever, le ventre s'enfler conſiderablement. Ce qui ne ſe fait que par le moyen de l'air qui y eſt pouſſé, & par les eſprits, qui conçentrez par le froid, abandonnent les parties exterieures, & ſe retirent tumultuairement vers les entrailles, où les conduits ſont plus ouverts.

En verité l'Auteur devoit chercher de meilleures raiſons, s'il vouloit détruire une opinion auſſi raiſonnable que la fermentation

des humeurs. On trouve dans nos corps tout ce qui est necessaire pour fermenter, des esprits, des soufres, des sels, du phlegme, des acides, des alcali, & le melange de ces diverses parties; on y trouve du mouvement & de la chaleur; nous ne voyons rien de plus dans l'art, ny dans la nature qui produise les fermentations, les dissolutions, les precipitations. Enfin, plus je fais de reflexion sur les fonctions naturelles, plus je me persuade de ce principe.

Je prens du suc pancreatique, je le méle avec la bile dans un lieu moderement chaud, & je les void fermenter. Je garde les alimens aprés les avoir mâchez, c'est à dire, aprés les avoir broyez avec la salive: je remarque que sans y rien adjoûter, ils s'aigrissent & se fermentent facilement; pourquoy ne croiray-je pas qu'il en

arrive autant dans le ventricule ?

Quand j'ay avalé des remedes faits avec l'acier, je ſens des rapports qui me cauſent le meſme goût & la meſme odeur que ſi j'avois mangé des œufs durs; jay quelque raiſon de m'imaginer que ces rapports ne ſont que des effets d'une fermentation, qui ſe fait des alcalis de l'acier avec quelque levain acide de mon eſtomach; puiſque je remarque la meſme odeur, quand l'eſprit de vitriol verſé deſſus la limaille d'acier y excite une fermentation. Quand je vois que le chyle chargé des parties ſalines & ſoufrées, étant mélez d'un levain acide, ſe blanchit aprés ſa fermentation, Je me perſuade que cette blancheur n'eſt cauſée, que par la diviſion des parties ſoufrées & des ſels en tres petites parties; parceque je remarque le meſme effet

dans la liqueur composée des esprits de corne de Cerf & de suye de cheminée, si je les méle avec un acide, où avec l'eau commune: ou bien quand je prepare le lait de soufre, & les extraits des plantes.

Il en est ainsi de l'élaboration du sang dans le cœur & du changement du sang en lait. Le chyle passant du canal thoracique dans les soûclavieres, s'y méle avec le sang, & est porté au cœur, où il se fermente dans chacun de ses ventricules, comme tout le monde sçait; de là poussé dans l'aorte ascendante, il se répand aux femmes dans les vaisseaux qui vont aux mammelles. Là il est delayé par la lymphe portée par les vaisseaux lymphatiques, qui sont en grand nombre dans ces parties, afin que sa consistance épaisse attenuée devienne plus fluide, &

qu'il ſe filtre aiſément à travers les glandes. Cette tranſcolation aide à le dépoüiller de ſa rougeur, comme il arrive au vin rouge coulé par le ſable. Ces glandes luy fourniſſent une liqueur aigre douce, qui le faiſant de nouveau fermenter, luy donne une extreme blancheur. Voila quelques exemples des fermentations douces & naturelles.
Celles qui ſont contraires à nôtre conſtitution, paroiſſent évidemment dans la petite verole des enfans, dont le ferment demeure ſi long-temps caché, dans les maladies Veneriennes, que l'on ne peut expliquer ſans la fermentation. Les violentes fermentations paroiſſent davantage dans les maladies aiguës, comme dans les maladies hyſteriques, dans les convulſions, dans les inflammations qui ſurviennent aux piqueures des

nerfs, & dans les tranſports au cerveau. Mais ce qui paſſe dans *le cholera morbus*, nous eſt un ſenſible effet de la fermentation, ſouvent elle ſurprend ceux qui abondant en bile viennent á uſer en grande quantité des liqueurs acides ou nitreuſes, comme de la limonade, & des potions à la glace: car alors les alcalis de la bile, ſe mélant avec les acides du citron, fermentent d'une ſi étrange maniere, qu'elle ſe deborde, à grands flots par haut & par bas. Que ſi l'on ſe ſert d'une grande quantité d'eau fort froide ou aiguiſée d'un ſuc aigre comme du verjus, pour la faire boire au malade, on appaiſe ce boüillonnement. La raiſon de cet effet eſt que cet eau delayant les acides, les affoiblit, les ſepare de la bile & les entraîne par les urines ou par les ſelles: & d'ailleurs con-

denſant par ſa froideur ou par ſon aſtriction les parties huileuſes de la bile, elle la precipite en bas. Pluſieurs perſonnes ont eſté, de nos jours gueris, parce moyen, & j'en citerois des exemples illuſtres, ſi la choſe n'eſtoit connuë.

Enfin, je ne vois rien qui explique ſi bien tous les mouvemens dereglées des maladies, & les mouvemens reguliers de nos humeurs, que la doctrine de la fermentation. Avant que l'on s'en ſervit, on ne connoiſſoit rien dans l'œconomie de nos corps. Ce n'étoit que qualitez occultes, facultez, commandemens, inſtincts, harmonie. La nature étoit une lettre écrite en caracteres inconnus: on ne s'eſt pas plûtôt ſervy de la fermentation, qu'on a expliqué juſques aux moindres fonctions de nos corps; na-t'on pas lieu de penſer, que déchifrant ſi

bien par la fermentation ce livre jusqu'au dernier mot, on en a trouvé la veritable clef; & s'il reste encore quelques difficultez dans cette doctrine, il faut esperer que l'étude exacte qu'on en fera les éclaircira quelque jour. Ces Auteurs nous ont déja débroüillé beaucoup de mysteres. Et si le fameux Willis qui a suivy cette doctrine a paru s'éloigner un peu de la douce mechanique de la nature, c'est qu'il s'est expliqué en termes trop forts, & qu'il s'est servy trop simplement des operations Chymiques pour rendre raison des effets de la nature. L'Auteur du pretendu traité des Fiévres prend ses mots au pied de la lettre, quoique ce fameux Docteur ne s'en soit servy, que comme de comparaison qu'un Lecteur raisonnable sçait accommoder à un sens legitime. Mais

nôtre

nôtre Anti-Docteur qui a juré de faire la guerre à tous les habiles gens, n'entend point raillerie, il en uſe de Turc à More ; & voulant rendre ridicules les modernes, il dit page 48. *que pour prouver la fermentation, ils ſe ſervent du mouvement ſenſible du ſang, qui ſort avec impetuoſité par l'ouverture de la ſaignée.* Il nous auroit fait plaiſir de nous citer le fameux Auteur, qui ayt jamais étably la fermentation du ſang, ſur une ſemblable preuve. Ne ſçait on pas que ce jet, ou ſaillie du ſang peut auſſi bien venir du mouvement du cœur, & de la compreſſion des vaiſſeaux, que de l'agitation des eſprits & de la violence de la fermentation.

Toutefois, Monſieur, c'eſt ſur cette belle ſuppoſition qu'il fonde une morale pathetique contre les Medecins, où donnant carriere à

la satyre, il les fait par un entouziasme de Rhetoricien, s'écrier contre eux mesmes, & se dire des injures par charité. Il leur fait abjurer la doctrine de la fermentation, la releguant de pleine puissance & authorité dans les celliers des brasseurs, & prenant resolution d'aller desormais étudier les ressorts du corps humain chez les faiseurs de pompes. C'est là où, à son avis, nous apprendrons la force de la pression ; c'est là que nous nous deferons de tous les prejugez, que nous connoîtrons tous les mouvemens des humeurs, & les fonctions naturelles de nos corps ; c'est là, enfin, que l'on nous fera voir les Cieux ouverts. Malheureux à jamais le celebre Willis de n'avoir pas pris ce chemin. C'est la cause de son funeste égarement.

Voilà de belles saillies qui

nous promettent beaucoup, chacun eſt dans l'impatience d'un nouveau Meſſie, qui nous va reveler tous les Myſteres de la Medecine d'une maniere ſi aiſée, que pour la ſçavoir à fond, nous n'avons plus qu'à nous aller promener aux caſcades de S. Cloud, aux eaux de Rüel, ou de Verſaille. Peut-être les fontainiers ne dedaigneront pas de devenir nos Maîtres; qu'en penſez-vous, Monſieur, l'imagination n'eſt elle pas fine & jolie ?

Je ne nie pas que la preſſion & l'art des pompes ne puiſſe fournir des moyens d'expliquer quelques mouvemens des humeurs de nôtre corps : mais il faut être bien peu connoiſſant dans l'ordre de cette admirable machine, pour s'imaginer que cela ſeul ſuffit a rendre raiſon de tout.

Comment par ce principe ex-

pliquer la diſſolution des alimens, le changement de couleur & de de goût, la ſeparation des excremens, la generation du ſang, de la ſemence, du lait, enfin les cauſes de toutes les maladies, dont nous avons parlé cy deſſus.

Quand, par une pure ſuppoſitions, nous accorderions que la preſſion des humeurs eſt capable de nous enſeigner tout cela, il faudroit encore nous dire, d'où vient cette preſſion. On répondra ſans doute qu'elle vient du mouvement du cœur & des arteres, qui le reçoivent des eſprits. Il faut donc encore ſçavoir qu'elle eſt la cauſe qui produit & repare les eſprits qui ſe diſſipent ſans ceſſe. Je ne ſçay ſi l'on ſera aſſez ferme dans ſes principes, pour l'attribuer à la preſſion du cœur & des arteres, qui en eſt l'effet.

Que ſi l'Auteur du traité des

Fiévres ſçait nous dévoiler tous ces myſteres, que ne le fait-il connoiſtre? que ne propoſe-t'il ſon ſyſtême pompeux de la preſſion. Un homme qui n'a point encore expliqué les ouvrages de la nature plus nettement que les autres, & qui n'a pas meſme donné aucun eſſay, peut-il ſans temerité declamer en furieux contre tous les plus ſçavans & les plus experts. Le peut-il faire ſans cruauté? Il y a déja prés d'une année qu'il nous a donné ſon petit traité où il nous promet la veritable methode de guerir; juſqu'au moment heureux qu'elle paroiſſe, que veut-il que l'on faſſe? depuis l'impreſſion de ſon traité voilà la Medecine tombée en interdit. Les Medecins ne peuvent plus rien ordonner en ſeureté de conſcience; les malades ne ſçavent plus à qui recourir, le ſeul

veritable Medecin ſe cache, ne voulant pas meſme ſe nommer. Juſqu'à ce moment fortuné où il daigne prendre pitié de nous, il eſt donc coupable de tous les meurtres, dont il acuſe les Medecins. Il eſt l'homicide de tous les mourans qu'il pourroit guerir. Qu'il paroiſſe donc au plûtôt ce Liberateur du gentre humain, reclamé par les cris de tant de malades. Je le ſouhaite, Monſieur, avec paſſion, & je vous prie de joindre à nos vœux vôtre voix, qui fera certes plus que toutes les autres, s'il connoît vôtre merite qui eſt connu dans toute l'Europe.

De la diviſion des Fiévres. Aprés avoir examiné les definitions des Fiévres, il vient à chi- Page 28. canner ſur la diviſion. Je ne me ſerois jamais imaginé qu'il ſe fût aviſé de nier qu'il y ait des Fié- En la méme page. vres continuës. *C'eſt une grande*

question, dit-il, *& j'avouë qu'entre plusieurs milliers de malades que j'ay visités, je n'ay jamais veu de semblable Fièvre.*

Il faut donc qu'il ait fort observé ses malades, puis qu'il n'a pû remarquer ce que depuis plusieurs siecles, tous les Medecins ont vû & voyent encore maintenant ; s'ils n'en sont pas crûs, demandons le aux malades & aux assistans, qu'ils nous disent, s'ils n'ont pas vû mille fois des Fiévres durer plusieurs jours sans intermission, principalement dans les inflammations, dans la pleuresie, dans la phrenesie, dans les grandes playes. Ecoutons. Voicy une distinction des plus fines dont il s'est avisé. Aprés avoir nié absolument les Fievres continuës, il revient à composition & dit : que *s'il s'en trouve de continuës, cela vient de ce que l'accez d'une Fiévre intermit-*

tente suit l'autre de si prés, que le premier n'est pas encore entierement passé, que le second recommence. N'est-ce pas là se joüer de l'honnêté des Lecteurs, que de badiner de la sorte sur un nom. Je sçay que les Anciens ont appellé Fiévre continuë, celle dont la cause est dans les grands vaisseaux, il s'en trouve quelquefois de semblable quand la pourriture ou la matiere febrile est amassée proche des grands vaisseaux & qu'elle a un passage de communication qui la peut aisément porter dans ces canaux: neanmoins je croy que la cause des Fiévres est plus ordinairemẽt dans les moindres vaisseaux. Mais enfin en quel endroit que soit le foyer des Fiévres, quand il fournit sans cesse des levains capables d'agiter la masse du sang, en sorte que le malade ne sente aucune intermission, jusqu'à ce

qu'elle

qu'elle prenne fin entierement, on la doit appeller continuë. L'Auteur en reconnoît qui ne quittent point le malade ; nous voila contens. Qu'il l'appelle comme il luy plaira: Intermittente s'il veut, à luy permis de parler improprement. Une personne, qui raisonne d'une maniere si extraordinaire, merite bien d'avoir un langage tout singulier.

Je ne m'arrête point à ce qu'il dit contre les Fiévres Ephemeres, hectiques, & malignes, qui est de fort peu d'importance pour la pratique. Je passe à l'examen des causes de la Fiévre, où il demande toute l'attention des Lecteurs.

D'abord il rapporte trois causes de la Fiévre reconnuë par les Medecins ; à sçavoir, 1° Le mouvement local, ou l'exercice violent. 2° La pourriture. 3° Le defaut de transpiration. Il tâche de prou-

ver qu'aucune de ces choſes ne peut cauſer la Fiévre.

1° Il eſt certain que le mouvement local, l'exercice ny la chaleur qui ſurvient de dehors ne peuvent eſtre qu'une cauſe éloignée & accidentelle de la Fiévre, ne la pouvant produire que par le moyen d'un autre, qui ſoit immediate: en agitant par exemple de telle façon les humeurs, & developant les fermens, que la Fiévre en ſoit cauſée : ouvrant les ports de la peau, par où s'inſinuënt les parties froides de l'air, qui arrétent la circulation, ou qui empéchent la tranſpiration : ou enfin produiſant peu à peu les humeurs propres à exciter la Fiévre. C'eſt ainſi que nos Auteurs l'ont entendu ; Et je ne puis penſer qu'aucun ait eſté aſſez ſimple pour croire, qu'un homme eût la Fiévre auſſi-toſt qu'il s'eſtoit

échauffé par l'exercice, ou par la chaleur du feu. Marque de cela, c'est que *par* cette impression passagere de chaleur manque d'une condition essentielle à la maladie, selon eux, qui est de blesser les fonctions du corps. Mais l'Auteur qui leur prête cette charité, est bien aise de les habiller en grotesque, & d'en faire des monstres, pour avoir la gloire de les vaincre. Oublions tout cela, Monsieur, pour nous attacher à ce qui suit.

Vous sçavez que chacun dit que nos corps, ne sont que pourriture & corruption. Pensée capable d'abaisser les plus superbes. Mais l'Auteur Hollandois nous va tirer de cette humiliation, voulant soûtenir dignement son caractere. Un homme qui a la gloire d'être le Liberateur, & le conservateur du genre humain, doit toûjours travailler à relever la Noblesse de

De la pourriture des humeurs.

cette nature. Aussi s'en acquite-il dignement; Et si nous voulons avoir un peu de foy, nous croirons desormais nos corps exempts de corruption & de pourriture. Nôtre corps sera toûjours pur, & la Fiévre ne pourra jamais être causée par aucune putrefaction. Pour preuve de cette derniere proposition, il se sert de deux raisons.

Page 30. La premiere qu'il n'est point de pourriture, dans les humeurs; parce qu'elles ont un mouvement rapide & continuel. La seconde que quand il s'y en trouveroit une veritable, elle ne pourroit causer la chaleur.

Que nous serions heureux, Monsieur, si les choses s'accordoient à ses paroles: mais par malheur il en est tout autrement. Je conviens que dans les grands vaisseaux voisins du cœur, où le cours du sang est rapide, il ne se fait gue-

res de pourriture, mais n'y a t'il point de vaiſſeaux capillaires proche de ces grands canaux qui s'y puiſſent décharger ? n'y en a t'il point dans les parties plus éloignées, où le mouvement étant tres lent, les humeurs puiſſent ſéjourner, s'y éppaiſſir, & s'y corrompre. L'eau ne ſe pourrit point dans les canaux d'une fontaine, ny d'une riviere, où elle a un mouvement continuel : mais elle ſe peut corrompre dans les baſſins, dans les caſcades & les marres où elle ſéjourne : de meſme il y a des cavitez & des detours dans nôtre corps, comme les inteſtins, le ventricule, & les viſceres, où le ſang, la pituite, le ſuc nerveux, & la lymphe peuvent ſe pourrir, & enſuite communiquer leur corruption à la maſſe du ſang, d'où la Fiévre peut naître.

Plus les liqueurs ſont compo-

fées de parties de differente nature, plus elles ſont ſujettes à ſe corrompre ; les ſucs des ſimples ſe pourriſſent plûtôt, que l'eau commune. Entre les ſucs ceux qui ſont plus remplis de ſoufre, d'eſprits & de phlegme, comme le vin & le cidre, ſe corrompent plûtoſt que les autres. Le ſang & les humeurs de nôtre corps, qui ſont plus chargez de ces ſortes de parties, qu'aucune autre liqueur, ſont par conſequent plus corruptibles.

Le ſoin que nôtre Auteur apporte à deffendre nos humeurs de la pourriture, doit l'engager à en éloigner toutes les marques ; de ſorte qu'il devroit nous aprendre d'où viennent les abſcez internes, les écroüelles, les pourritures ſenſibles, qui ſe voient dans le mezentere des ſcorbutiques, les ulceres, les matieres puantes qui

ſortent quelquefois. Comment ſe forment les vers, dont il ſe produit une ſi grande quantité dans toutes les parties de nos corps. A ce propos, je vous feray part, Monſieur, d'une obſervation aſſez curieuſe, dont je me ſouviens maintenant. Il y a quelques années que me trouvant en l'école de Medecine de Paris avec quelques Docteurs, nous y vîmes une Religieuſe qui vomiſſoit ſouvent des vers, & cõme elle étoit venuë pour conſulter ſur ſon mal, on luy demanda ſi elle pouvoit en faire voir quelques uns. Elle répondit que la choſe étoit facile, parce qu elle en vuidoit toutes & quantefois qu'elle vouloit: & à l'inſtant meſme elle jetta par la bouche ſur une aſſiette quelques plottons de vers tous velus, & grands comme des chenilles, avec une eaüe claire.

Pline nous témoigne qu'il s'engendre des ſerpents dans les reins des Loups ; & c'eſt ce qui nous a eſté confirmé cette année par une experience publique & illuſtre. Le Roy au retour de ſon voyage de Compiegne ſe divertiſſant dans le bois de Francieres à la chaſſe du loup, on en prit un vieux. Comme il s'étoit deffendu avec une vigueur extraordinaire, on l'ouvrit pour en connoître la cauſe ; & on luy trouva dans le rein cinq ou ſix ſerpents, d'un quartier de long. Ces animaux peuvent-ils être engendrez en ces parties ſans fermentation ny pourriture. Que nôtre Docteur aille demander aux faiſeurs de pompes l'explication de ces effets.

Peut-être répondra-t'il que ces generations là, ne ſe font point dans les veines ny dans les

arteres. Pour luy fermer la bouche, il ſuffit de luy faire obſerver qu'on a trouvé des vers dans les urines, & meſme dans le cœur humain. Zacutus Luſitanus écrit *Obſ* 130. en avoir veu dans le ventricule droit du cœur d'un homme qui étoit mort dans de grandes palpitations. Malpigius rapporte de Tho. Cornelius, que les rameaux *l. de hepate c.* 2. du pore Biliaire ſont quelquefois tellement remplis de vers, que c'eſt à cette occaſion, qu'il a reconnu ce vaiſſeau different des veines & des arteres.

Aprés toutes ces obſervations ſerons nous aſſez viſionaires, pour nous imaginer que nous ayons toûjours le ſang pur & incorruptible, à peu prés tel que les Poëtes attribuoient autrefois aux Dieux. N'y a-t'il pas plûtôt lieu croire que l'opinion de l'Auteur Hollandois eſt une penſée poëti-

que. Si nous faiſons outre cela reflexion à tant de maladies qui alterent la ſubſtance du ſang, & que nous voyons meſme ſouvent dans les palettes un ſang tout corrompu, & quelquefois purulent, n'aura-t'on pas ſujet de luy dire, comme autrefois Alexandre, qui traitté d'incorruptible & d'immortel, & voyant ſon ſang couler par une playe qu'il avoit receuë au combat, dit à ceux qui êtoient autour de luy : qu'en penſez vous; *Eſt-ce là un ſang incapable de corruption, & ſemblable à celuy des Dieux.*

Si nôtre Reformateur avoit bien examiné les choſes, il n'auroit pas avancé avec tant de ſuffiſance, qu'il ne ſe fait dans nos humeurs aucune fermentation ny pourriture. A quelque prix que ce fut, il a voulu declamer & contredire les Auteurs. Mais ne

nous étonnons pas, Monſieur, la faute eſt pardonnable, puis qu'il ne peut s'empécher de ſe contredire luy-même en chaque queſtion; Ce qui paroît en celle-cy. Car aprés avoir employé deux où trois pages a ſoûtenir qu'il ne ſe trouve point de pourriture dans nos humeurs, il avouë page 34. *qu'il y a toûjours de la putrefaction dans nos eſtomachs, & dans nos inteſtins particulierement. Il ajoûte même qu'elle eſt abſolument neceſſaire à la ſanté.* Que dites-vous, Monſieur, de ce procedé? N'eſt-il pas tout enſemble, comme on dit, pitoyable & recreatif; car on ne ſçait ſi l'on doit rire ou ſe fâcher contre un Auteur qui ſçait écrire d'une maniere ſi nouvelle.

Contradiction de l'Auteur Hollandois.

L'eſtomach & les inteſtins ſont des parties par où les humeurs coulent inceſſamment. Ils ont leur mouvement periſtaltique &

vermiculaire, il n'eſt donc pas vray qu'aux endroits où il y a du mouvement, il ne puiſſe s'engendrer de pourriture. C'étoit pourtant là la grande raiſon qui l'empéchoit d'en admettre dans les veines & les arteres.

La ſeconde raiſon qui luy fait ſoûtenir que la pourriture ne peut eſtre la veritable cauſe de la Fié-
Page 30 vre. *C'eſt*, dit-il, *que quand on l'admettroit dans nos humeurs, elle ne pourroit pas produire de chaleur dans nos corps. Laiſſez*, continuë-t'il, *gâter de la viande, du poiſſon & du boüillon, y remarquerez vous jamais de la chaleur.*

La difficulté, Monſieur, ne me paroît pas fort grande, l'on ſçait bien que les compoſez tels que ceux dont l'Auteur parle, où il y a peu d'eſprits & beaucoup d'eau & de terre, ne s'échauffent gueres en ſe pourriſſant, parce

que les parties du mixte étant fort ouvertes par l'humidité, les principes actifs capables d'echauffer le mixte par leur longue circulation s'exaltent facilement dans l'air. Le contraire arrive en ceux où il n'y a qu'une humidité moderée propre à developper les principes actifs, où les parties soufrées & volatiles sont en abondance, & où l'évaporation des esprits n'est pas si facile; car ils s'echauffent en se pourrissant: comme l'Auteur Hollandois l'avouë du fumier qui se pourrit. Page 34.
Les humeurs de nôtre corps sont de ce dernier genre chargées de beaucoup de soufre, & de parties volatiles, elles sont enfermées dans des enveloppes épaisses, elles sont échauffées par la chaleur environnante de toutes les parties, & par les esprits qui y coulent sans cesse; ainsi elles sont fort

diſpoſées à la pourriture, & à cau-
ſer la chaleur.

Quand meſmes ces matieres pourries ne produiroient pas de ſoy la chaleur, ne pourroient elles pas le faire, lors qu'une portion de ces humeurs entraînée par la circulation du ſang & des eſprits, vient à ſe méler dans la maſſe des humeurs, y excitant une fermentation extraordinaire, à cauſe de leur diverſité, & de leur grande agitation. Ne voit-on pas tous les jours des liqueurs, qui ſeparées ſont froides & ſans agitation ſenſible, cauſer un grand mouvement & un tres-grand ſentiment de chaleur, à ceux qui les touchent, quand on les a mélez enſemble: comme nous le voyons chaque jour dans les huiles de tartre & de vitriol. N'eſt-ce pas là la maniere en laquelle les Fiévres ſont ordinairement

causées par des abscez, par le grumellement du lait dans les mammelles, & par l'evacuation du lait dans les femmes, nouvellement accouchées. Cet effet n'est-il pas sensible & indubitable. Il ne l'est pourtant pas encore assez au pretendu Reformateur de la Medecine. Car il dit hautement que c'est là une sotte imagination (ne vous étonnez point, Monsieur, de la dureté des mots, son zele ne luy permet pas de termes plus doux.) *Est ce*, dit il, Page 31. *que cette putrefaction se trouve dans les parties solides, & que de là il s'éleve une vapeur vers le cœur qui allume la Fiévre dans le sang, comme quelques-uns s'imaginoient sottement. Si cela étoit, il faudroit qu'on eut une Fiévre violente dans la gangrene, & dans tous les ulceres puants, où l'on sent une veritable putrefaction : mais cepen-*

dant on n'y découvre que tres peu où point de Fiévre : Or il est, dit-il, *absolument impossible que d'une partie gâtée, il s'éleve aucune vapeur vers le cœur, parce qu'un tel accident empêche la circulation dans la partie qu'elle affecte.*

Je croy, Monsieur, que vous ne conviendrez pas que dans la gangrene, dans tous les ulceres puants, ny encore moins dans les abscez, il n'y ait point de Fiévre. Elle n'y est legere que quand l'obstruction est grande du côté des vaisseaux internes, & qu'elles ont de grandes issuës á l'exterieur par où le pus s'écoule, ou qu'enfin elles se vuident par les selles, les urines, & les crachats.

Mais il n'est rien de si certain en Medecine que des abscez internes & externes, & mesme des playes

playes, il ſe porte une partie du pus dans les urines, & de là au cœur, d'où la Fiévre s'allume. Les Praticiens qui en voyent l'experience journaliere n'en doutent point. Comment expliqueroit-on autrement les Fiévres qui ſurviennent toûjours aux playes, lors qu'elles commencent à ſuppurer ? Comment rendra-t'on raiſon des abſcez qui ſe font au foye dans les playes de tête ? Comment enfin ſans cette communication des parties ſolides aux veines, pourra-t'on expliquer mechaniquement l'Evacuation des abſcez internes & externes par les urines & par les ſelles. Il n'eſt gueres d'étudians en Medecine qui ne ſçache pas ces choſes. Un Auteur qui les peut nier & qui neanmoins veut rafiner, & reformer tout l'art, eſt à mon ſens un énigme, qui ne ſe peut com-

prendre.

Peut-on ſans pitié lire ce qu'il adjoûte enſuite, *que ſi la pourriture pouvoit ainſi cauſer la Fiévre, tous les hommes devroient ſans ceſſe avoir la Fiévre, parce qu'il ſe trouve toûjours en eux de la putrefaction dans leur eſtomach ou dans les inteſtins, comme il ſe voit par leurs excremens.* N'eſt-ce pas ſe railler des Lecteurs que de leur debiter de ſemblables diſcours. Qui jamais à dit que la chylification fut une veritable putrefaction des alimens, & non pas une diſſolution, ou une eſpece de fermentation tres douce? Qui a jamais crû que la ſeparation des excremens qui ſe fait dans nos inteſtins, fut de meſme une pourriture proprement dite? Ne ſçait-on pas que ce n'eſt qu'une precipitation des ſoufres groſſiers & des parties terreſtres des alimens,

d'avec les parties volatiles, ſpiritueuſes, & phlegmatiques. Quand meſme on l'appelleroit putrefaction; comme il y en a d'une infinité d'eſpeces, elle ſeroit de celles qui ne pourroient cauſer la Fiévre, ny faire aucun dommage au corps humain, ſur tout n'y demeurant que fort peu de temps, & ne ſe communiquant point à la maſſe du ſang. Mais le bon de tout eſt qu'au moins, à travers de tout ce faux raiſonnement, on voit qu'il fait un aveu ſincere, qu'il y a dans nos corps une veritable putrefaction; ce qu'il avoit nié auparavant. Sa ſubtilité le tirera peut-être de cette contradiction par quelque explication commode: Mais au moins ne le tirera t'elle point de la fauſſeté de ſa propoſition. Que ſi aprés tout il ne veut pas reconnoître de la pourriture dans

nos humeurs, qu'il convienne au moins qu'elle est dans son cerveau. Souvenez vous bien, Monsieur, s'il vous plaist, de ce trait de satyre. Il est spirituel, comme vous voyez; aussi est-il du style de nôtre Auteur, qui l'employe contre les autres Medecins de contraire opinion. On apprend toûjours quelque chose en lisant les bons livres.

Que la trãspiration empéchée peut ê re cause de la Fiévre.

Aprés ces grands efforts, Monsieur, l'Auteur veut prouver, que la Fiévre ne peut être causée par un defaut de transpiration. Sa raison est que la transpiration ne peut être empéchée : *Elle ne peut*, dit-il, *cesser un moment sans que nôtre vie s'éteigne.*

Vous riez sans doute de semblables difficultez, vous, Monsieur, qui avez tant de force & de sublimité d'esprit. Mais il n'y a pas à rire pour des gens, tels

que ce grand Auteur nous eſtime. Nous ſommes pris, & il n'y a pas de replique. Ne nous rendons pas neanmoins ſans nous deffendre.

Bien qu'il ſoit vray que la tranſpiration ne puiſſe pas être longtemps & totalement arrétée en toute l'habitude du corps, ſans tomber dans de grands accidens, parce que la chaleur naturelle ſeroit ſuffoquée par la retenuë des fuliginoſitez, qui empécheroient la circulation: Toutefois il eſt certain qu'elle peut être empéchée dans quelques parties du corps ſans qu'un homme ſoit reduit à la mort. Il eſt vray que ce n'eſt pas ſans en recevoir quelque incommodité; ſon ſang s'épaiſſit, ou ſe coagule en ces endroits là, & la circulation interrompuë precipite ſon cours en d'autres parties; ainſi la Fiévre s'allume, ſoit par

cette agitation extraordinaire du ſang, ſoit parce que des matieres capables d'y cauſer une fermentation non naturelle y ſont entrainées.

La reſpiration eſt encore plus neceſſaire à la vie que la tranſpiration; cependant elle peut être empéchée, & meſme ceſſer entierement en quelques lobes du poulmon, ſans que l'homme meure. Nous pouvons donc à plus forte raiſon croire que la trânſpiration peut-être diminuée en tout le corps, ou ceſſer en quelques endroits, ſans cauſer la mort.

Mais ſervons nous des principes meſmes de nôtre Cenſeur. *Il en eſt*, dit-il, *de meſme de la tranſpiration que de la circulation.* Or la circulation peut être interrompuë en une partie, par exemple dans une portion de la cuiſſe, du ventre, ou de la poi-

trine, ſans que l'animal periſſe ; qui nous empéche d'én dire autant de la tranſpiration ?

Tout le monde ſçait que l'on tranſpire bien moins en Hyver qu'en Eſté ; dans les lieux frais, que dans le bain, & dans les étuves : quand on vuide tres peu d'excremens ſenſibles par les iſſuës de nos corps, que lors qu'on en vuide en grande quantité. Sanctorius, qui a fort étudié la tranſpiration, nous en marque tous les degrez. L'Auteur Hollandois devoit au moins dementir ſes experiences, avant que de ſoûtenir que la tranſpiration ne pouvoit pas être empéchée. Mais il ſe dementira plûtôt luy-meſme que ce celebre Docteur. Et ce n'eſt pas le pis qu'il puiſſe faire.

Voicy une nouvelle difficulté. *Si dans la Fiévre*, dit-il, *la tranſpiration eſt empéchée, comment ſe*

peut il faire qu'un homme travaillé de la Fièvre est non seulement chaud, mais répand tellement la chaleur aux environs, que les assistans s'en plaignent, & que son lit & sa chambre en sont échauffez. Est ce là une transpiration empêchée? Il faut répondre à cecy.

Quand on dit que le de faut de transpiration produit la Fiévre, on ne veut pas dire qu'elle en soit toûjours la cause conjointe & prochaine, mais seulement une cause antecedente, qui ayant pendant quelque temps empéché la dissipation des matieres fuligineuses a allumé la Fiévre. Les matieres retenuës reçoivent une grande agitation par la chaleur augmentée. De sorte qu'elles sont ensuite poussées avec effort vers la peau, à travers de laquelle elles se font jour, & s'échappent avec tant de violence, que la Fiévre détruit

détruit ainſi la cauſe qui l'avoit produite, c'eſt à dire l'obſtruction des pores. Elle pourroit toutefois étre ſi conſiderable en quelques parties du corps, qu'elle dureroit encore apres que le feu de la Fiévre ſe ſeroit allumé; & cette chaleur que l'on ſent aux environs des febricitans ne prouve rien de contraire: Car cette chaleur interne ſe peut répandre au dehors par l'expiration des malades, qui a incomparablement plus de puiſſance d'échauffer les lieux environnans, que les atomes, qui ſortent par la tranſpiration; parce qu'ils ne le peuvent faire qu'autant qu'ils ont de maſſe, & qu'ils ſont en mouvement: Or ils n'ont gueres de maſſe, puiſqu'ils ſõt inſenſibles, ils n'ont gueres de mouvement lors qu'ils ſortent par les trous de la peau; à cauſe qu'ils ſont plus éloignez du

centre de la chaleur, & que leur mouvement s'eſt perdu en heurtãt contre les divers integumens, qui ont des pores tres petits & obliquement placez.

Si l'Auteur du traité des Fiévres, inebranlable dans ſes principes, s'obſtinoit encore a douter de cecy, il n'auroit pour preuve qu'à enfermer ſa tête dans un vaiſſeau de verre ou de cuivre, & le reſte de ſon corps dans un autre d'égale capacité, accommodant de telle ſorte leurs emboucheures, que rien ne pût échapper des particules qui tranſpireroient de ſon corps: Il connoîtroit bien-tôt, par ſon propre ſentiment, & par celuy des autres qui toucheroient ces vaiſſeaux, de quel côté il ſortiroit plus d'atômes échauffans.

Vous voyez au moins, Monſieur, que ſon inſtance ne conclud rien: de ſorte qu'armé de

mots ſans force, ny enchainement, il s'eſcrime en l'air contre des fantômes, & ſouvent contre ſoy-meſme, ſe contrediſant encore icy de la plus agreable maniere du monde. Rien ne luy eſt ſi naturel. Voulez vous avoir encore le plaiſir de le voir? Vous n'avez qu'à conſulter ſon traité, vous y remarquerez qu'aprés avoir ſoûtenu fort au long, que la tranſpiration n'eſt point empéchée, dans les febricitans, ayant dit meſme en la page 37. *qu'il ſe fait en eux une tranſpiration tres-violente.* Il dit au contraire page 75. *que la raiſon pourquoy l'on ne ſent point de chaleur dans nos corps dans l'état de ſanté, & qu'on la ſent dans celuy de la Fiévre, c'eſt que dans la ſanté le ſang ſe diſſipoit fort vîte par la tranſpiration, & que lors qu'on a la Fiévre, il en eſt tout autre choſe, parce que le ſang a* Page 37.

beaucoup moins de mouvement.

J'avouë que c'eſt une eſpece de prodige de voir tant de contradictions dans un ſi petit traité qui n'eſt pas de cinquante feüillets.

...... Minor admiratio ſummis debetur monſtris.

Aprés avoir veu ces belles choſes, nous pouvons, Monſieur, lire ſans ſurpriſe tous les admirables raiſonnemens de ce beau livre. Que l'Auteur nie qu'il y ait de la pourriture dans nos humeurs, qu'il s'y rencontre de la bile, de la pituite, de la melancholie : c'eſt à dire, des parties de ſoufre, & d'eau ; des parties ſubtiles, & d'autres plus terreſtres ; qu'il demente les experiences journalieres, qui nous font toucher au doigt les obſtructions, & les ſchyrres de la rate, On ne s'en étonnera point. Il y a de certaines gens qui peuvent tout dire impunément. Et quand en

Page 37. 38. 41.

cette rencontre il fera paſſer, dans ſon ſtyle, toutes les opinions contraires pour des contes de vieilles, tout le mal qui en arrivera: C'eſt qu'il pourra leur donner de la vanité, & qu'elles auront ſujet de ſe vanter qu'elles diſent de meilleures choſes que de certains Auteurs, qui radotent gravement, en voulant cenſurer les autres.

Repreſentez vous, Monſieur, tout ce que vous ſçavez de plus clair ſur la bile, qu'elle cauſe le vomiſſement, qu'elle eſt échauffante, qu'elle produit des Fiévres, qu'elle charge & teint les urines, il nie tout cela, & ſi vous en demandez la raiſon: C'eſt que d'autres Medecins ſe ſont aviſez de le dire. C'eſt une raiſon qui ſuffit à nôtre pretendu Reformateur pour tout renverſer. Page 39.

La bile n'excite point le vomiſſement, elle a beau être âcre, arden-

te, corrosive : on a beau en sentir l'amertume en vomissant, en reconnoître la couleur jaune, ce n'est point bile à son avis, parce qu'estant reposée elle devient verte. Ce n'est qu'un acide qui cause ce vomissement : comme si l'on ne sçavoit pas que ce changement de couleur n'arrive, que parce que les soufres les plus subtils & les parties volatiles de la bile sont échappées, & que les sels venant à s'extalter luy donnent cette teinture verte : comme si l'on ignoroit que la plûpart des bestes, & mesmes plusieurs personnes, ont la bile naturellement verdâtre, qu'il ne faut que méler tres-peu d'acide, comme quelques goutes d'esprit de vitriol, avec une grande quantité de bile jaune, pour la faire devenir verte, & qu'ainsi la mesme chose arrive en nos corps,

pour peu que le ſuc pancreatique ſe méle avec la bile, en ſorte que les alcalis y prédominent. On a beau, dis-je, eſtre fondé en toutes ces experiences. La bile n'eſt plus bile.

Quoy qu'on ſçache que la contraction de la veſicule du fiel & de l'inteſtin duodenum, ou la ſimple éffervesceͤce de la bile la pouſſe dans le ventricule, il faut que ce ſoit neceſſairement un acide acre qui l'atire. Les hiſtoires des hõmes nommés Picrocholes, qui vomiſſoient ſans ceſſe, ſelon Galien, parce qu'ils avoient les conduits de la bile aboutiſſant vers le pilore, ſont toutes viſions. Quoy que toutes les humeurs de nôtre corps puiſſent pécher en quãtité, la bile, ſelon luy, eſt tellement moderée *qu'elle ne peut ſouffrir aucun excez.* Page 46. C'eſt bien à tort que les Phyſiciens luy ont attribué la cauſe de

la colere, puis qu'elle est toûjours si reglée dans ses mouvemens. Ce n'est plus par les regles de la raison & de l'experience qu'il faut se conduire en Medecine ; puis que l'Auteur combat des veritez qu'elles ont si bien établies. Nous voyons souvent les personnes vuider la bile par haut & par bas, l'on sent des amertumes à la bouche, des degoûts, & pertes d'appetit. On a veu beaucoup de gens avoir la jaunisse, c'est à dire, la bile mélée dans la masse du sang qui ne laissoient pas d'en vuider dans les selles autant que les autres qui se portent bien. Je connois un homme à Paris qui depuis plus de huit ans a un flux de bile perpetuel par bas, qui l'oblige d'aller plusieurs fois à la selle le jour & la nuit, qui neanmoins est gras, vermeil, de tres bon teint, & qui travaille avec beaucoup

d'activité de corps & d'esprit. Combien de personnes en qui le vin pris immoderement se change en bile, qui ne manque pas de se decharger le lendemain par le vomissement. Quelle preuve aura t'on jamais de l'abondance excessive de quelque humeur que ce soit, si tous ces signes ne nous marquent pas l'excez de la bile? Je voudrois bien apprendre de ce galant homme pourquoy les autres humeurs de nôtre corps peuvent pécher en quantité, & que la bile ne peut jamais tomber en cet excez.

S'il y a des alimens plus propres que d'autres a produire la bile, cõme il dit luy-même, ceux qui en useront souvent, n'en amasseront-ils pas une plus grande quantité, que ceux qui se nourriront d'alimens contraires: Sur tout si, en ces personnes, la bile ne se vuide

pas bien, & si les autres causes, qui peuvent contribuer à sa production, s'y r'encontrent. Je croy qu'il faut être pourveu d'un jugement tout extraordinaire pour nier des choses si certaines. Et il ne faut pas être surpris, si un homme qui ne voit pas des veritez si sensibles, puisse ne pas voir que la bile soit quelquefois capa-
Page 37. ble de causer la Fiévre putride, tierce, intermittente, ou continuë. Pour preuve de son opinion, il dit que la *bile ne peut se pourrir,*
Page 38. *parce qu'elle est coulante.* Comme si elle ne pouvoit pas s'épaissir, & être arrétée dans quelques uns de ses canaux. Ce que j'ay dit cy dessus, à l'occasion de la pourriture des humeurs, répond suffisamment à cette objection.

Mais qu'importe que la bile se pourrisse ou non ? qui empéche qu'ayant acquis quelque qualité

nuisible, par exemple êtant devenuë trop épaisse, trop acre, trop agitée, elle ne se méle dans la masse du sang, soit par un boüillõnement extraordinaire, soit à cause d'une obstruction des canaux qui la doivent décharger dans les lieux destinés, & qu'ainsi étant de parties fort differentes du sang, elle n'y excite les grandes agitations de la Fiévre?

Je ne sçay de quoy il s'avise de revoquer en doute que la bile ait la vertu d'échauffer. Si s'attachant un peu moins à condamner tout, il luy plaisoit de nous décrire les belles idées qu'il a de la Medecine, on disputeroit plus juste, & avec moins de desavantage contre luy. Alors je luy demanderois avec beaucoup de respect, ce qu'il entend par ce mot de bile. En attendant qu'il luy plaise nous marquer ses revelations, je diray

que, selon l'opinion la plus probable, ce n'est autre chose que la la partie la plus sulfurée du sang, mélée de beaucoup d'esprits & de sels alcalis, & qu'ainsi elle est tres propre à exciter de grandes fermentations avec les humeurs acides, & consequemment à causer de la chaleur & de la corrosion dans les parties. Quel danger y a il donc à la croire capable de causer la Fiévre.

Il dit que les vomissemens & les Fiévres nommées bilieuses, sont causées par un acide, acre & corrosif. Je ne doute point qu'il n'y ait des Fiévres causées par des acides qui fermentent avec la bile, & comme l'experience le prouve. L'on sçait bien que la bile, pour causer la Fiévre, doit fermenter avec quelque humeur: Mais dire que tres-peu d'acide joint à la bile fait la Fiévre, n'est-

ce pas dire que la bile peut être la cause de la Fiévre.

Que si quelques alimens bilieux comme l'absynte, le chardon benît, l'aloës, la myrrhe servent quelquefois a guerir les Fiévres bilieuses, ce n'est pas en produisant la bile dans les veines: mais en reserrant par leur qualité astringente les fibres du sang, qui par ce moyen se degage des particules capables d'exciter une fermentation febrile, en fortifiant par cette mesme qualité le ventricule, le foye, les conduits qui servent à separer la bile, & qui la poussent dans les intestins, aydée par la fermentation nouvelle que ces remedes peuvent produire.

Je ne croy pas neanmoins qu'on puisse ordinairement guerir les Fiévres par ces sortes de remedes, & je suis seur que si nôtre Auteur n'a guery des febricitans

que par leur moyen, il ne s'eſt pas acquis la reputation de grand Medecin. Ses malades ne doivent pourtant pas perdre patience, s'il ne les a pas gueris: il va s'attacher à nous donner une nouvelle methode de guerir les Fiévres, & à preparer ſes remedes en febrifuges immancables; qu'ils gardent donc patiamment leurs Fiévres, pour avoir l'honneur d'être gueris par un Docteur extraordinaire, devant qui Willis & Sylvius doivent baiſſer la lance. Ce ſont-là les penſées qui m'occupoient hier en liſant cet endroit de ſa morale dechaînée; & imitant ſes tranſports, Je diſois: ô que les hommes ſeront heureux qui auront pour Medecin, un ſiexcellent homme. C'eſt le Taumaturge de nôtre ſiecle, & le Docteur des Docteurs qui va paroître. Il va tirer tous les Medecins de leur ignorance. ô trois fois heureux

avanturier, qui ſeul as eu l'audace de tenter des chemins inconnus à tous les autres, & qui nous as ſçeu découvrir un nouveau monde. Aigle des Docteurs qui par un vol hardy t'és élevé & perdu dans les nües. Perſonne ne t'a precedé, & pas un ne te ſuivra qu'à ſa confuſion. Pauvre Sylvius tu as eſté autrefois ſon Maître, tu devrois ſoûhaiter d'être ſon Diſciple, tu ne ſerois pas maintenant au rang des morts. Infortuné Willis d'avoir tant veillé pour ne dire que des fadaiſes. Reconnois ton ignorance & ta ſimplicité, d'avoir uſé de comparaiſons Chymiques & naturelles, pour expliquer les effets de la nature & les mouvemens de nos humeurs ? Tu as eu l'impudence de comparer le ſang au vin, tu prens les hommes pour des muids & des tonneaux. Ce ſont de grands crimes dont tu

es obligé de répõdre au tribunal de nôtre impitoiable Cẽseur, qui prẽd tous ces éclairciſſemens de diſcours, pour tes propres ſentimens. Avec luy point de miſericorde.

Si je n'avois peur de vous ennuyer, Monſieur, je vous debiterois le reſte de mes belles reflexions ſur ce ſujet. La chaleur de ſes invectives m'avoit échauffé & jetté dans un antouſiaſme admirable, qui répondoit aſſez au ſtyle de mon Auteur. Mais à preſent que je ſuis revenu de mon tranſport, je luy demanderois volontiers grace pour le pauvre Willis, ſi j'eſperois le flechir. Je ne doute point qu'il n'ait avancé quelquefois des choſes qui ſouffrent de grandes difficultez: Je ne voudrois pas donner à corps perdu dans tous ſes ſentimens, principalement, en ce qu'il a écrit de la Fiévre. Mais où a-t'on veu nu

Auteur qui entreprenant de donner un ſyſteme tout nouveau de Phyſique ou de Medecine n'ait laiſſé aucune obſcurité, ny aucun doute dans ſes livres ; & quand parmy une infinité de belles découvertes, il y a quelque explication un peu tirée, quelques endroits foibles, a-t'on la dureté de luy faire ſon procez & de le condamner ſans miſericorde? Sylvius avoit des ſentimẽs opoſés à Willis, les a-t'on veu ſe déchirer l'un l'autre. Malpigius montre que Warthon s'eſt trompé au ſujet du foye, avec quelle modeſtie ne le fait-il pas. Caractere d'honnête & de judicieux! Nôtre Auteur a des airs tout ſinguliers. Il dit que Sylvius eſtoit ſon Maître, il le reconnois tres expert & tres-ſçavant, il confeſſe que ſa methode de guerir les Fiévres eſtoit la meilleure & la plus ſeure. Il s'eſ-

force neanmoins de renverser tout ce qu'il a écrit des Fiévres & de la peste. Comme ce sont des opinions particulieres qui demanderoient une trop longue discussion, Je ne m'arréte pas à ce qu'il dit contre elles. Quand il établira ses opinions, nous verrons quel party nous aurons à prendre.

Page 49. 62. Aprés cela, Monsieur, comme ayant deffait les plus grands Heros de la Medecine, il se promene triomphant, il declame, il insulte, il injurie tous les Medecins en general sans exception, sa bile se répand à grands flots sur tout ce qui s'appelle Docteur en Medecine. Ce sont tous charlatans, pires qu'Empirics, meurtriers, & assassins. Ne croyez vous pas, Monsieur, que le rafraîchissement seroit bien necessaire à un homme si fort échauffé. Il n'a garde toutefois de s'en servir, puis qu'enfin

venant à parler de la guerison des Fiévres, il les condamne absolument.

Ayant donc vomy toutes ces injures sur trois pages de son livre, il s'attache à combatre la pratique de la guerison des Fiévres, & pour avoir beau champ, il suppose que tous les Medecins, croyant que la Fiévre est une intemperie chaude & seiche, ils font consister tout leurs remedes dans le rafraichissement & l'humectation. C'est ce que tout le monde ne luy accorde pas.

De la guerison des Fiévres.

Page 67

Quand il est question de chercher des moyens de guerir une maladie, il faut s'attacher principalement à la cause : Et si l'on a quelque égard au symptôme pressant, ce n'est que pour en moderer la violence, en attendant que la cause soit détruite. La Fiévre peut être produite par au-

tant de cauſes qui peuvent ou ralentir ou precipiter la circulation: Et comme on juge aſſez que ces cauſes peuvent être fort differentes, & en tres grand nombre, ce ſeroit aſſez imprudemment qu'on s'attacheroit à un ſeul remede. Et quand meſme on ne conſidereroit que le principal ſymptôme de la Fiévre, l'uſage des ſeuls rafraichiſſans ne pourroit étre ſeure, puis que ſelon la remarque de l'Auteur, il y a des Fiévres ſans chaleur, & que dans la definition que nous en avons donnée, nous avons compris ſous l'idée de la Fiévre, la diminution du mouvement du ſang, à laquelle nous croyons que les rafraiſchiſſans ſeroient nuiſibles.

Utilité des potions rafraichiſſantes dans les Fievres.

Toutefois cōme dans les Fiévres chaudes, le mouvement & la fermentation des humeurs ſont tres-violentes, & que la chaleur con-

tribuë à l'un & à l'autre, on peut dire en general, que les rafraîchissans, qui les arrêtent ou qui les moderent, peuvent estre utiles à toutes ces sortes de Fiévres. Et c'est là justement ce que l'experience nous a fait voir jusques icy, principalement dans la saignée, dans l'usage de l'eau chargée de quelque vehicule, dont les malades usent en une quantité proportionnée à leurs forces. Car comme les fermentations febriles sont tres-souvent causées par la trop grande volatilité des esprits, l'exaltation des soufres, la sublimation des sels acides, acres, & corrosifs, l'eau qui se lie facilement avec les esprits & les sels, les affoiblit en les delayant, & en diminuë la quantité, en les emportant par les urines & par les selles, & quelquefois par les sueurs, quand la chaleur

naturelle eſt puiſſante , & les pores ouverts. Elle ſert encore à raſſembler les parties huileuſes de la bile , à l'épaiſſir , & à la diſpoſer à la precipitation. De cette maniere l'eau peut contribuër à la guериſon des Fiévres chaudes. Nous voyons chaque jour en Chymie un exemple de ce que je viens de dire. Quand on veut faire ceſſer une fermẽtation, on jette une grande quantité d'eau ſur les matieres mélées enſemble , & le calme ſuit toûjours cette infuſion. En ce ſens , l'on peut appeller l'eau & les remedes rafraîchiſſans des febrifuges communs , dont il eſt ſouvent plus ſeur de ſe ſervir , quand on ne connoît pas aſſez la veritable cauſe des fermentations Fiévreuſes, que des remedes fondés ſur nôtre ſeule imagination, ſi ſujette à la beveuë. Mais quand nôtre

propre experience & nôtre penetration d'esprit est assez grande pour connoître precisément la cause de cette fermentation, nous sommes obligez d'employer des remedes plus particuliers pour l'arréter ; ce qui se peut faire en divers moyens, ou en faisant predominer de telle sorte les principes que la fermentation exalte, qu'ils tiennent les autres soumis: ou en fortifiant les contraires, pour dompter les premiers : ou en precipitant les corps, qui excitent cette fermentation. Voilà trois grandes sources de remedes d'où l'on peut tirer beaucoup de consequences pour la pratique quand on s'appliquera au detail des choses.

L'Auteur Hollandois propose, Page 67. Monsieur, une difficulté contre cette opinion. *Si les rafraîchissans*, dit-il, *sont utiles à la guerison des*

Fièvres, pourquoy est-il si dangereux de tirer un malade de son lit, & de l'exposer au froid.

Pourquoi le froid exterieur nuit aux febricitans.

La raison n'est pas difficile a decouvrir, c'est que le refroidissement exterieur bouchant les pores de la peau, retient les exhalaisons & les vapeurs du sang, dont on doit procurer les écoulemens, augmente la chaleur interieure, & la rend beaucoup plus ardente. Outre que l'air froid penetrant dans les pores, ouverts par la chaleur febrile, va blesser les membranes & les parties nerveuses, d'où il peut arriver une infinité de maux. Au contraire le rafraîchissement interieur, fait par l'usage des potions, ne blesse point, parce qu'il se fait par des degrez, les liqueurs passant successivement par des parties échauffées qui les attiedissent, & parce que ces liqueurs precipitent, ou entraînent

dans les particules, qui causent les fermentations.

Jusques icy, Monsieur, nous n'avons rien vû de curieux dans les opinions de nôtre Auteur au prix de ce qu'il suit. Voicy le chef d'œuvre de la plus riche imaginative qui fût jamais. Si l'on aime la nouveauté, la proposition que nous allons examiner doit estre le charme des esprits: car on ne peut rien oüir de plus inoüy. *Dans toutes les Fiévres*, dit-il, *mesme dans les Fiévres chaudes, le sang est plus épais, son mouvement plus lent, & par consequent il y a moins de chaleur.* Comme cette proposition est tout à fait contraire au sentiment de tous les sçavans, & qu'elle pourroit choquer le sens commun des plus grossiers; nous avons lieu de croire qu'un Auteur éclairé, comme le nôtre, n'apportera pour l'éta-

De la consistance & du mouvement du sang dans les Fiévres.

Page 1 4 2 & dans les suivantes.

Page 69. & dans les suivantes.

blir que des raiſons invincibles. C'eſt auſſi ce qu'il promet hautement : Pour le faire avec ordre, il page 69. dit qu'il *va d'abord prouver diſtinctement , & avec toute l'évidence imaginable , que dans les Fiévres , le ſang eſt ſi épais , & ſon mouvement ſi lent , qu'il eſt preſque congelé.* Appliquez-vous donc , s'il vous plaiſt, Monſieur, à ces demonſtrations évidentes.

Pour la premiere , il rapporte les maladies & la mort des gens qui s'étant échauffés par quelque exercice violent , viennent à boire de l'eau fraîche ou quelque autre liqueur froide. Il dit qu'elles n'arrivent , que parce que le ſang de ces gens étant échauffé & ſe caillant déja , il ſe caille encore d'avantage , par l'uſage de ces rafraîchiſſemens ; d'où il infere que les Fiévres étant accompagnées des meſmes accidens qu'on

remarque aux gens échauffez par l'exercice, le ſang ſe caille de méme, quand on leur fait uſer des liqueurs rafraîchiſſantes. Ne voilà t'il pas, Monſieur, une demonſtration bien claire.

La ſeconde eſt, dit-il, *l'experience qui fait voir que les Fiévres ſont en vogue* (c'eſt ſon mot) *dans les ſaiſons, où l'on mange beaucoup de fruits, ou bien durant la chaleur de l'Eté, où l'on boit quantité de vin de Rhin, avec l'eau tres froide; Et qui nous apprend*, dit il, *que les Fiévres malignes s'engendrent pendant l'Automne, lorſque le froid approche, & qu'on mange des fruits aigres & rafraîchiſſans : comme groſeilles, ceriſes, fraizes &c.* Il faut que l'Auteur vive dans un monde auſſi nouveau, que ſes opinions, pour y voir ſur la fin de l'Automne des ceriſes, des groſeilles & des fraizes ; car dans celuy cy on

mange ces fruits au commancement de l'Eté.

Ne remarquez vous pas, Monſieur, toute l'évidence imaginable dans ces belles demonſtrations ? ne ſont elles pas en forme? Qui pourroit y trouver à redire, ſinon les aveugles ? Je crains fort, Monſieur, que nous ne ſoyons de ce nombre. Car à parler franchement, je n'en vois point l'évidence. Je me frotte les yeux, je les ouvre du mieux que je puis, & ce jour ne me paroît point. l'Auteur eſt fort heureux, de voir le Soleil au milieu des tenebres. Ne feroit-il point ſurpris ſi un homme, auſſi ſimple que moy, nioit tous ces beaux raiſonnemens, & luy faiſoit voir que ce ne ſont que pures ſuppoſitions.

Il ſuppoſe 1° que les perſonnes, qui ſe rafraîchiſſent quand elles ſont échauffées, ne tombent ma-

lades, que parce que leur ſang étant déja fort épais, il vient à ſe cailler par l'uſage des liqueurs froides, où en eſt la preuve ? Ne pourroit-on pas le nier ? & luy dire que les perſonnes échauffées ne tombent dans ces accidens en beuvant froid, que parce que ces liqueurs froides, étant trop promment entraînées avec le ſang agité dans les conduits qui ſont fort ouverts, y bleſſent l'eſtomach, la poitrine, le cœur, & les parties voiſines ; ou parce qu'étant trop vîte portées au cerveau par les arteres carotides, & par les nerfs de l'eſtomach, elles y engourdiſſent les eſprits, d'où la circulation du ſang eſt empêchée en certaines parties. Que répondroit-il à cela ? Je n'en ſçay rien : mais je ſçay qu'il devoit au moins prouver ce qu'il avance pour fondement d'une preuve invincible.

Il dit en ſecond lieu que dans les febricitans, le ſang eſt épaiſſi, comme dans les perſonnes échauffées par quelque exercice violent. Cõment le prouve-t'il? *Parce que*, dit-il, *il y a de la chaleur*, *des ſueurs*, *de la ſoif dans les uns & les dans autres*. Belle preuve! Comme ſi un meſme effet ne pouvoit pas, en differens ſujets, avoir des cauſes differentes. Outre qu'il n'eſt pas vrai que tous les accidens des Fiévres ſe trouvent dans un homme fatigué de travail. Le mal de tête, le dégoût, l'inſomnie, les friſſons, & les autres ſymptomes ne s'y trouvent point.

Quand il ſeroit vray que les Fiévres vinſſent toûjours dans les temps où l'on mange des fruits aigres & rafraîchiſſans, ſeroit-ce une conſequence infaillible, que toutes les Fiévres fuſſent cauſées par les raffraiſchiſſans? N'en peut-on point apporter pour cauſe, la

chaleur immoderée del'Eté,l'augmentation de la bile, l'acrimonie, & l'exaltation des ſels,les frequentes fautes que l'on commet,principalement dans cette ſaiſon, en l'uſage des choſes non naturelles, ſur tout au boire, au manger, aux bains aux exercices du corps, & aux plaiſirs de Venus.

C'eſt donc encore icy une ſeconde ſuppoſition entée ſur la premiere ; & voila où ſe termine tout ce que nôtre Auteur appelle des preuves qui ont toute l'évidence imaginable. Je ne ſçay comment il peut entendre ce qu'il dit, quand il pretend que le ſang étant fort échauffé,eſt alors caillé: c'eſt à dire tout enſemble en repos, & en grande agitatiõ. Et qu'étant échauffé il le compare à celuy d'un febricitant, qu'il ſoûtient devoir être plus froid. Vous voïez là, Monſieur, de grandes enigmes.

Qiand les remedes rafraischissans peuvent nuire à ceux qui ont la Fiévre.

Quoi que ses raisonnemens ne prouvent rien, voulant neanmoins en user de bonne foy, j'avoüeray qu'il y a des rencontres où le sang des personnes échauffées par un violent exercice, s'épaissit dans les vaisseaux capillaires, par l'usage des liqueurs trop froides ou trop acides; & qu'ainsi il pourroit arriver que si l'on en usoit de mesme dans les Fiévres, principalement dans certaines qui viendroient du mouvement ralenti du sang, il en arriveroit du mal. Si par exemple on donnoit quelque liqueur trop impregnée d'acides, comme de l'esprit de vitriol, ou de l'aigre de soulphre à un febricitant, elle épaissiroit le phlegme de la poitrine, qui armé de beaucoup de piquans acides irriteroit la gorge, exciteroit la toux & la fluxion, Il faut donc temperer de telle sorte ces

potions, qu'elles ſoient en qualité, & en doze proportionnée, pour moderer ſeulement le mouvement du ſang trop rapide. La doze des acides change entierement leurs effets.

Il s'enſuit de là que les remedes rafraîchiſſans ne conviennent que dans les Fiévres, où le ſang eſt trop ſubtil, ſon mouvement trop precipité, & où toutes les humeurs ſont trop échauffées : & qu'au contraire, les remedes chauds, attenuans & volatils ſagement adminiſtrez, pourroient reuſſir dans celles où le mouvement eſt rallenti, & où le ſang eſt trop épais.

Quand à ce qu'il dit que la ſueur & la tranſpiration, dépoüillant le ſang de ſon humidité, il s'épaiſſit davantage aux febricitans, cela n'a pas lieu dans ceux que l'on traite en la methode or-

dinaire ; puiſque l'on repare ces ſeroſitez par les ptizannes temperées, & par les boüillons de viandes, qui ne ſont que trop chargez de ſucs nourriſſans & de parties ſpiritueuſes; Et puiſqu'il arrive tres ſouvent que ces ſortes de Fiévres ſe gueriſſent par les ſueurs, les diarrhées, & les hemorragies. Vous voyez donc, Monſieur, de quelle force ſont ces premiers raiſonnemens. Voilà ce que j'avois à dire ſur la premiere propoſition. Voyons les autres.

S'il y a trop de chaleur dans les Fiévres.

C'eſt icy, Monſieur, le comble des rares découvertes de nôtre Auteur. Ecoutez, s'il vous plaiſt, le bel aphoriſme qu'il nous donne. *Nous devons ſçavoir, que dans les Fiévres, meſmes les plus ardentes, jamais il n'eſt trop, mais toûjours trop peu de chaleur.* D'où il conclud qu'il y faut plûtôt employer les remedes chauds, que

Page 74.

les rafraichiſſans. Digne concluſion d'un ſi rare principe.

Vous ne devineriez jamais, Monſieur, comment il prouve une ſi étrange propoſition. C'eſt d'une maniere negative, s'attachant ſeulement à répondre à quelques objections qu'on peut faire contr'elle. C'eſt un ruſé Capitaine qui voulant attaquer une forte place, ne s'amuſe point à la battre à coups de canon: mais qui ſe contente de s'enfermer dans un Château éloigné, & de ſe fortifier contre ceux qui pourroient s'aviſer de l'attaquer. L'Auteur Hollandois prétend détruire une opinion qui paroît inconteſtable à tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes ſenſez; il ſe contente d'expliquer le ſentiment de chaleur dans les febricitans, d'une maniere qui puiſſe ſubſiſter avec ſa propoſition. Ce ſont là de nou-

veaux airs de diſputes inconnus juſques icy. Examinons toutefois ſes raiſonnemens, aprés leur avoir donné toute la force, où il les
Page 79. peut pouſſer. *Il ne faut point*, dit-il, *s'étonner de la chaleur qui paroiſt dans les febricitans : car la chaleur qu'un patient ſent dans la Fiévre, eſt la meſme qui ſe trouvoit dans ſon ſang, avant qu'il tombat malade, Il ne l'appercevoit pas, parce qu'elle ne l'incommodoit point alors, & qu'ayant les paſſages libres, elle étoit pouſſée fort viſte hors du corps par la tranſpiration; dans la Fiévre il en eſt tout autrement, car ſi le ſang étant plus groſſier, & ayant moins de mouvement, la chaleur qui ne s'exhale pas, ſe fait mieux ſentir dans chaque partie, de meſme que l'air échauffe davantage, à proportion qu'il eſt moins agité de vent, & de meſme qu'on ne ſent preſque point*

de chaleur, quand on prend viste un charbõ avec les doigts, au lieu qu'il les brûle, si on le prend lentement: de mesme enfin que l'esprit de vin rectifié, que l'on brûle dans la main, ne cause aucune douleur, quoique l'esprit de vin ordinaire labrusle.

Où est la justesse dans ces cõparaisons? Le charbõ allumé ne demeure sur la partie qu'un instant, & cõme nulle actiõ ne se fait en un instant, il ne faut pas s'étonner, s'il n'y laisse aucune impression de chaleur: au contraire le sang dans les corps sains sejourne longtemps dans les vaisseaux, avant que de s'échaper par la transpiration: Ou pour mieux dire, il y demeure toûjours, puis qu'une goute de sang succede à une autre qui ne sort que lentement, & que les canaux ne sont jamais vuides. Quel rapport y a t'il de l'esprit de vin rectifié, boüillant à l'air, & s'éva-

porant en un moment, à nôtre ſang, qui eſt d'une conſiſtance ſi groſſiere; enfin la comparaiſon de l'air qu'il adjoûte, détruit ſon raiſonnement. Car quand il eſt pouſſé fort par le vent, il eſt froid; quand il n'eſt point agité, il ne fait ſentir ny froid ny chaud. Il faut donc qu'il concluë de là que le ſang étant fortement agité, nous rafaichit: que quand il n'a qu'un mouvement tres-lent, il n'échauffe ny ne refroidit, s'il veut inferer quelque choſe de ſes principes. Ce n'eſt ny le grand ny le foible mouvement de l'air qui le rend froid ou chaud. Il y a de petits vents froids & de grands vents chauds: mais c'eſt la figure des atomes qui le compoſent, ou la determination de leur mouvement. Les parties nitreuſes de l'air rafraichiſſent, principalement étant pouſſées en ligne directe vers

nous : au contraire les parties ſoufrées tournant ſur leur propre centre, échauffent; & c'eſt la raiſon pourquoy le vent de bize refroidit, & que le vent de midy a un effet contraire.

Ainſi vous voyez, Monſieur, que toutes ces comparaiſons ne concluent rien en faveur de ſon opinion. Je dis plus : que cette explication meſme ne peut ſubſiſter, parce qu'elle enferme trois ſuppoſitions tres-fauſſes.

La premiere, que le ſang ſoit plus épais & plus groſſier dans les Fiévres, qu'en un autre temps.

La ſeconde, que le mouvement du ſang eſt plus lent dans les Fiévres chaudes, que dans l'état de ſanté.

La troiſiéme, qu'il ſe fait une moindre tranſpiration dans le temps de la Fiévre, que quand on ſe porte bien.

Ces trois propoſitions ſont évidemment fauſſes, & quoi qu'il me ſuffiroit à moy, qui ſuis en poſ. d'un ſentiment receu de tous les hommes, de les nier purement & ſimplement, & que l'Auteur du Traité des Fiévres deût ſe charger du ſoin de le prouver : toutefois je ne veux pas me ſervir de mes avantages, & je vais eſſayer d'en montrer la fauſſeté.

Le ſang dans les Fiévres n'eſt point plus épais qu'en ſanté.

Je ne vois rien qui puiſſe épaiſſir le ſang, que le defaut des parties ſpiritueuſes : & que la ſeparation des ſeroſitez, comme l'on obſerve dans le ſang ſorty des vaiſſeaux. Car il n'eſt pas plûtôt refroidy : c'eſt à dire, les parties ſpiritueuſes qui tenoient les autres en mouvement, ne ſe ſont pas plûtôt échappées que le ſang s'épaiſſit, les parties ſulphurées & ſalines qui étoient meuës par les actives, & qui n'ageoient auparavant

paravant dans la serosité, se rapprochent & se resserrent, en exprimant les parties aqueuses. Je ne vois rien dans les Fiévres qui me persuade que les parties actives, ny les sereuses manquent au sang: au contraires il y en a une tres grande abondance, & souvent mesme plus que dans la santé. A l'égard des sereuses, on n'en peut pas douter, si l'on considere le sang dans les palettes aprés la saignée, & que la pluspart des Fiévres se guerissent par de grandes sueurs. Quand aux parties actives: les raisons que je deduiray cy apres, en doivent convaincre. En voicy par avance une qui me semble assez évidente.

L'Auteur a comparé cy dessus les Fiévreux aux gens qui ont fait quelque violent exercice. Je m'imagine qu'il auroit mieux rencontré, s'il les avoit comparé aux

perſonnes qui ont bû beaucoup de vin, principalement ſi leur temperament eſt bilieux ou atrabilaire. Je ne connois point d'état plus conforme à celuy de la Fiévre que la diſpoſition où ces gens là ſe trouvent, on y remarque preſque tous les meſmes accidens, la chaleur, la ſoif, la laſſitude, l'abbattement, le degoût, le mal de tête, l'inquietude, l'inſomnie, le vomiſſement, & quelquefois le delire. Enfin, j'y vois tant de rapport, que je ne ſçay ſi l'on ne devroit point appeller cet état, une Fiévre paſſagere. La cauſe de tous les accidens, que nous y voyons, étant le vin plein de parties actives, de ſels volatils, d'huiles exaltées, & de phlegme. On ne s'aviſera pas, je croy, de dire qu'en cet état le ſang ſoit plus épais, & dans un mouvement plus lent, qu'il n'é-

toit auparavant, puisque le contraire saute aux yeux : de mesme je ne crois pas qu'aucun, voyant le rapport de l'état de la Fiévre à celuy-là, puisse dire qu'elle ne vient que d'un sang épaissi.

Si cette derniere proposition étoit vraye, il s'ensuivroit qu'à mesure que le sang d'un homme deviendroit plus épais, la Fiévre luy viendroit. Ceux qui usent des alimens qui épaississent le sang : comme du lait, des boüillons au veau, des parties tendineuses des animaux, & des sucs épaissis en gelée tomberoient en Fiévre. Cela n'arrive point : mais le contraire. Car on les ordonne souvent aux febricitans avec succez, & sur tout le lait, qui est le remede ordinaire des Fiévres hectiques.

Vous sçavez, Monsieur, que dans les maladies dont la ve- ~~épaissi~~ ritable cause est le sang épaissi :

comme dans les écroüelles, dans les gangrenes, qui viennent aux membres des vieillards, sur lesquels ils ont demeuré trop longtemps couchez, dans la paralisie, dans le scorbuth &c, il ne se remarque point de Fiévre chaude; ce qui neanmoins devroit arriver dans l'opinion de l'Auteur.

Le mouvement du sang n'est point plus lent dans les Fiévres qu'en santé.

La seconde proposition n'est pas moins fausse, à mon sens. Comment peut-on découvrir la vîtesse ou la lenteur dans le mouvement du sang, sinon par leurs effets qui nous en doivent être des signes.

La circulation du sang ralentie retarde la distribution, & diminuë la production des esprits. De là viennent le sentiment de froid, l'inclination au sommeil, la pâleur du visage; le brillant des yeux éteint, la tension du ventre, & des parties exterieures,

l'inaction, l'engourdissement des sens, la diminution de la memoire, & de l'imagination, la foiblesse & la lenteur du poux, le foible mouvement du sang hors des vaisseaux par l'ouverture de la saignée.

Avez-vous, Monsieur, jamais remarqué ces signes dans les Fiévres chaudes. Pour moy j'y ay toûjours observé des symptomes tout differẽs. Un sentimẽt de chaleur tres incommode, des insomnies ordinaires, la rougeur du visage, les yeux éteincelans, une maigreur & un dessechement de parties, une agitation inquiete des membres, une sensibilité & une delicatesse tres grande de tous les sens, en sorte que les Fiévreux sont blessez par tout ce qui les touche, un poux fort agité, élevé, & frequent; quand on les saigne, le sang darde loin, il brûle le bras

des malades, il fume dans la palette ; quand on purge indiſcretement dans la Fiévre, il en arrive de tres grands accidens, à cauſe que le ſang êtant déja trop agité dans la maladie, reçoit une nouvelle agitation du purgatif.

Dans les Fiévres, ſouvent le ſang eſt pouſſé au dehors par les abcez, les hemorragies & les pertes de ſang des femmes, comme nous liſons dans les obſervations d'Hypocrates, & comme nous obſervons encore de nos jours. Qui oſera dire que dans la ſanté le ſang eſt plus agité qu'en ce temps là ; puis qu'il ne peut ſortir que par une impulſion extraordinaire.

La vertu d'échauffer eſt un effet du mouvement, le ſang des febricitans eſt plus capable d'échauffer que celuy d'un homme ſain. Si l'Auteur du Traité des

Fiévres n'aymoit point ses pre-vantions, il en croiroit le senti-ment de tous les malades, qui se plaignent d'une chaleur extra-ordinaire dans l'accez, qu'ils ne sentoient pas auparavant; il en croiroit au moins les assistans, qui font la mesme distinction. Mais à son avis, tous ces gens là se trom-pent, il est plus fin que tous les autres ensemble. Qu'il s'en croye donc luy-mesme, puisque par une visible contradiction, il dit en plusieurs endroits de son Traité tout le contraire de ce qu'il soû-tient icy. Il n'est rien de si plaisant, il faut vous en divertir encore cette fois, Monsieur, je n'ay pour cela qu'à vous en citer les endroits, Page 31, il dit, *que la Fiévre hectique échauffe tout le corps*, *qu'elle excite la soif* &c. *aussi bien que toutes les autres Fié-vres*, en la page 67. & 72. I'

dit *que la chaleur eſt le principal ſymptome de la Fièvre.* Page 36. *que le ſebricitant eſt plus èchauffé, & qu'il repand tellement ſa chaleur aux environs que les aſſiſtans s'en plaignent, & que ſon lit & ſa chambre en ſont èchauffez.* Voicy, Monſieur, le meilleur de tous. *Si*, dit-il, page 70. *Les malades qui ont bû des potions rafraichiſſantes échappent quelquefois la mort: Cela vient de ce que la chaleur de la Fiévre eſtoit tres-grande, & que la circulation n'eſtoit pas encore fort lente.* Il fait aſſez connoître en cet endroit que la chaleur cauſe la vîteſſe de la circulation: ce qu'il nie toutefois formellement enſuite, comme vous allez voir. Je vous l'avois bien dit, Monſieur, ce ſont merveilles innoüies que les manieres de nôtre Auteur. Qui s'aviſa jamais d'écrire de la ſorte? quelque belle
choſe

chofes qu'il dife, je ne voudrois neãmoins que deux petites obfervations pour luy fermer la bouche.

Quand en Hyver le corps longtemps expofé à l'air, s'eft refroidi, la circulation devient plus lente & le poux beaucoup plus foible. Vient-on à paffer dans un lieu chaud, la chaleur du feu augmente le mouvement du fang: comme on le reconnoît au poux qui eft plus grand. Pourquoy donc ne dirons nous pas que dans le friffon & dans la chaleur de la Fiévre, le mouvemement du fang reçoit les mefmes changemens, & qu'ainfi la circulation eft augmentée dans la chaleur de l'accez? Si l'on faigne un homme en divers temps; une fois pendant la Fiévre, & l'autre loin de fon accez: obfervant avec une pendule, le temps que le fang employe à couler de la veine dans

les palettes qui le reçoivent, on remarquera que dans la premiere saignée, le sang aura plûtôt remply trois palettes, que la seconde n'en aura plûtôt donné deux & demy. C'est une experience que j'ay faite plusieurs fois, & que chacun peut aisément pratiquer.

L'Auteur du Traité des Fiévres a prevenu deux de ces difficultez, & croit y avoir satisfait abondamment. La premiere, est le sentiment de chaleur, dont j'ay parlé. La seconde, est la vîtesse du poux, que l'on remarque dans les Fiévres. A l'égard de la premiere, il dit, que le sentiment de chaleur ne marque point que la circulation du sang soit augmentée. 1°. Parce que l'eau qui boust dans un pot peut estre tres chaude, sans que toute sa masse se meuve vers un certain côté; & qu'au contraire, les fontaines & les

Page 15.

rivieres rapides n'echauffent point leurs lits. 2°. Parce que l'on voit des malades se plaindre de chaleur quoy qu'ils ayent le poux fort lent. 3° Que dãs le phlegmõ, on n'a point de signe que le sang circule plus vî-te, bien qu'il y ait grande chaleur.

Je repons que comme la chaleur d'une liqueur consiste dans le mouvement interieur de toutes les particules sur leur propre cẽtre, & que cõme le mouvement direct de toute la masse dépend d'une cause étrangere, qui la pousse en avant, et de la disposition de l'espace où elle est meuë, une liqueur peut estre chaude, sans que toute sa masse soit meuë vers un certain côté, & reciproquemẽt une liqueur peut-être meuë selon toute sa masse vers un certain côté, sans qu'elle soit chaude, ny qu'elle puisse échauffer son lit. Ainsi on ne doit pas s'estonner, si l'eau boût dans un pot, sans

que toute sa masse soit poussée vers un seul endroit déterminé, n'ayant point de canaux par où elle puisse couler ; ny que les rivieres ny les fontaines ayent un cours rapide dans leurs lits, sans les échauffer : puisque les parties de l'eau n'ont point une figure disposée à se mouvoir sur leur propre centre : Mais rien n'empéche, ce me semble, que quand la liqueur est dans un canal libre & que toute la masse est poussée suffisamment, la châleur ne contribuë en quelque chose à la vitesse de son mouvement ; parce que la figure spherique, necessaire pour se mouvoir sur leur propre centre, est plus propre a ceder au mouvement en avant, que les autres figures irregulieres, & parce que la chaleur brise ou chasse de la liqueur froide, les particules nitreuses roides & longues qui

empéchoient le mouvement.

C'eſt ce que l'experience nous fait connoître : car il eſt certain que l'eau chaude coule plus viſte dans un tuyau, que non pas l'eau bien froide, quoy qu'elles reçoivent toutes deux une égale impulſion. Cette chaleur contribuë d'autant plus à ce mouvement, que les liqueurs ſont plus huileuſes & épaiſſes comme le ſang, dont le mouvement ſeroit fort retardé par l'adherence de ſes parties aux parois de leur canal, ſi le mouvement interieur des parties autour de leur centre s'arrétoit ; c'eſt à dire, ſi elles ſe refroidiſſoient.

Mais il y a une raiſon propre au ſang qui confirme encore nôtre raiſonnement. C'eſt que plus le ſang eſt chaud, & plus il eſt propre à ſe ſubtilizer, & à ſe ſublimer vers le cerveau, où il ſe

produit une plus grande abondance d'eſprits animaux, & que plus il y a d'eſprits dans un corps, plus le mouvement du cœur eſt fort, & qu'à proportion de ſon mouvement, le ſang eſt pouſſé à la circonference du corps avec plus d'impetuoſité.

Quand à ce qu'il dit qu'il y a des malades qui ſe plaignent de grande chaleur, & dont le poux eſt lent, je dis que cette chaleur ne peut eſtre univerſelle dans le corps, que le poux ne ſoit augmenté : elle pourroit toutefois eſtre cauſée en quelque partie par l'irritation d'une humeur acre & corroſive qui s'y trouveroit renfermée.

Il eſt de meſme des phlegmons; car ſi l'inflammation eſt grande, elle ne ſubſiſtera jamais ſans augmentation du poux, ny ſans Fiévre.

La ſeconde difficulté à laquelle l'Auteur du Traité des Fiévres répond c'eſt à la viſteſſe du poux que l'on remarque dans l'accez de la Fiévre. Il prétend faire voir par pluſieurs conſiderations, qu'elle ne marque point la viſteſſe de la circulation.

1°. Parce que ce n'eſt point le ſang qui fait battre le cœur, mais ſes muſcles animés d'eſprits. Ce qu'il prouve par une experience, qui nous aprend que le cœur de pluſieurs animaux bat encore quelque temps aprés être tiré de la poitrine.

2°. Que le poux eſt auſſi viſte dans le friſſon, que dans la chaleur de la Fiévre.

3°. Que l'épaiſſeur du ſang fait battre le cœur plus viſte, parce qu'il fait plus d'effort pour chaſſer le ſang, & que ne pouvant ſe reſſerer qu'a demy, il a Page 20.

moins d'eſpace à parcourir : au lieu que quand le ſang eſt ſubtil, il cede facilement à la contraction du cœur, & le battement en eſt plus lent. Ce qu'il confirme par une experience ſuppoſée, que les malades qui ont le ſang épais ont un poux fort viſte.

Le ſang cõtribuë au mouvement du cœur

Sur le premier chef de ſa réponce, je dis qu'à la verité, le cœur eſt un muſcle, qui peut en quelque ſorte ſe mouvoir : toutefois il ne s'enſuit pas que le ſang ne ſerve de rien à ſon mouvement. Une barque garnie de rameurs ne depand point des voiles, ny du courant de l'eau pour ſe mouvoir ; neanmoins ſon mouvement ne laiſſe pas d'en eſtre facilité & augmenté, de meſme je ſoûtiens que le battement du cœur eſt aidé par l'activité & la fermentation du ſang, qui en ſe rarefiant beaucoup dilate plus

viſte les parois dn cœur, & qui conſequamment en ſort avec plus de rapidité : au lieu que quand le ſang eſt épais, & qu'il ne ſe fermente pas bien facilement, le cœur travaille ſans eſtre aidé par la diſpoſition du ſang, & meſme en eſtant empéché par ſa reſiſtance; de ſorte que ſon mouvement ne peut pas être ſi grand ny ſi prompt.

Il faut auſſi remarquer que cette forte dilatation, par une vertu élaſtique, determine le cœur à ſe reſſerer plus viſte, à quoy ſervent beaucop les Fibres ſpirales des muſcles du cœur.

Quand nôtre Auteur a publié ſa nouvelle doctrine, il ne ſongeoit pas à l'œconomie du corps humain. Le cœur a beau eſtre un muſcle, il n'agira jamais ſans eſtre remply d'eſprits. Dequoy les eſprits ſont ils faits, ſinon des

parties les plus ſubtiles du ſang ? de ſorte qu'à proportion que le ſang ſera plus chargé de particules actives, qu'il ſera plus ſubtil, plus agité, plus chaud, le cœur ſe pourra mouvoir avec plus de viſteſſe. Cela eſtant, peut-on dire que le mouvement du cœur ne depende point du ſang ?

Que ſi le cœur de quelques animaux tirés de leurs corps ſe meut encore, cette agitation eſt moins un poux regulier qu'un mouvement convulſif, & une palpitation cauſée par l'agitation tumultueuſe des eſprits reſtez dans les muſcles. Quand meſme on accorderoit à l'Auteur, qu'en ces occaſions le cœur ſe meut plus viſte, l'on ne pourroit rien conclure contre les ſignes que j'ay établis. Car il faut obſerver que la ſeule frequence du battement du cœur, n'eſt pas un ſigne certain

de la chaleur, ny de la circulation augmentée ; autrement le poux vermiculaire ou formicant nous marqueroit la mesme chose. Mais pour en avoir une marque certaine, il faut que la grandeur du poux, c'est à dire, que la force, l'élevation, & la vistesse s'y rencontrent aussi.

A l'égard du frisson, quoy que souvent l'on y sente le poux frequent, il est neanmoins toûjours plus petit, c'est à dire, moins élevé, moins étendu ; parce qu'alors un sang grossier & remply de parties nitreuses & acides passant dans le cœur *& ne s'y pouvant pas facilement fermenter :* il en sort en petite quantité armé de parties raboteuses & piquantes, & il se porte à la circonference du corps garnie de beaucoup de corps membraneux, qui incommodés au dedans par ce sang

acre & groſſier,& au dehors par le nitre de l'air,ſont ſaiſis d'un grand froid , & d'un grand tremblement. Ainſi les pores ſe reſſerrant , les eſprits ſe concentrent vers le cœur , où la chaleur eſtant augmentée, le malade ſe plaint de la ſoif. Mais enſuite le ſang par pluſieurs circulations reïterées, s'eſtant digeré & ſubtilizé, il ſe fermente avec violence , & alors la chaleur augmentée ſe repend aux parties exterieures , & elle ſe fait ſentir non ſeulement au malade meſme ; mais encore aux aſſiſtans.

Voilà , Monſieur , les raiſons qui me font un peu douter des aphoriſmes de nôtre Hypocrate moderne. Vous jugerez ſi j'y ſuis bien fondé.

Voyons maintenant , s'il eſt vray que l'épaiſſeur du ſang faſſe battre le cœur plus viſte. Pour

prouver cette propoſition, l'Auteur ſemble ſuppoſer un inſtinct dans le cœur & dans les arteres, qui entreprenant de chaſſer hors de ſon ſein une matiere épaiſſe, & ne le pouvant faire par une ſeule pulſation, s'irrite & redouble ſes battemens. Mais cette prudence du cœur ne nous eſt pas encore bien connuë; & en ſeureté de conſcience, je ne me vois pas obligé de l'admettre.

Le cœur y eſt contraint, dira-t'on, ne pouvant ſe comprimer comme auparavant, à cauſe de l'épaiſſeur du ſang. Page 21[illegible]

Premierement, j'ay beaucoup de peine à concevoir comment le ſang ſeroit en ce degré d'épaiſſeur capable d'empécher le cœur de ſe comprimer, ſans cauſer la mort: Je veux bien neanmoins le ſuppoſer avec l'Auteur. A quoi le cœur ſera-t'il obligé en cette oc-

casion ? sinon à recommancer son mouvement de dilatation, dans sa grandeur ordinaire, & à faire une contraction un peu plus petite, dont la diminution ne seroit presque pas sensible, & qui ne marqueroit qu'une inegalité entre le systole & le diastole ; Or cela ne prouve nullement la vitesse du poux. Car elle ne consiste pas dans la frequence ny dans la multitude des battemẽs, mais dans la promptitude avec laquelle le cœur & les arteres parcourent leur espace. Ainsi comme personne ne s'aviseroit de dire qu'un goutteux marcheroit plus viste que son laquais, parce qu'ayant fait cinquante pas en une heure, il seroit revenu à sa maison de quelques minutes plûtot, que ce valet, qui estant party en mesme temps que son maistre auroit fait une lieuë de chemin : de mesme

il ne faut pas dire que le cœur d'un febricitant ne pouvant se comprimer tout à fait, c'est à dire, ne faisant que la moitié de son chemin se meuve plus viste, que celuy d'un homme sain, qui presque en mesme temps parcourt tout son espace.

En second lieu quand mesme l'Auteur du Traité des Fiévres prouveroit cette vistesse pretēduë dans l'épaisseur du sang, il ne concluëroit encore rien en faveur de son opinion; estant certain que le poux peut-estre ensemble frequent & petit, comme nous avons expliqué cy dessus : auquel cas il ne produiroit aucune chaleur ny augmentation du mouvement circulaire.

De là, Monsieur, jugez si l'experience que l'Auteur suppose peut-estre veritable, & si mesme estant admise, elle prouveroit de

ſi étranges opinions. Il devoit ſçavoir les principes que je viens de rapporter, avant que de bâtir ces raiſonnemens: mais il faut l'excuſer, il avoit trop d'affaires pour cela: Un homme qui veut conſtruire tout un ſyſtême nouveau de Medecine, n'a pas le loiſir de s'amuſer à de ſi petites choſes. Le noble effort qui l'emporte, ne luy permet pas de ramper dansla pouſſiere des inſtitutions de l'art.

Que la tranſpiration n'eſt pas moindre dans les Fiévres qu'en un autre temps.

La troiſiéme propoſition eſt *que la tranſpiration eſt moindre dans l'accez de la Fiévre, qu'en un autre temps.* Je crois qu'elle eſt tres-fauſſe, ſi par le temps de l'accez, on n'entend parler que de la chaleur, & non point du friſſon. On aura pas de peine à s'en perſuader, ſi l'on conſidere que les febricitans ſuënt beaucoup, qu'ils ont beaucoup de chaleur repanduë

à l'habitude du corps, conſequamment que les pores ſont fort ouverts, que le poux eſt grand, que le ſang eſt chaud & ſubtil, qu'il eſt pouſſé par une violente impulſion du cœur & des arteres.

Les effets de la Fiévre nous prouvent la meſme choſe. Leurs membres ſe maigriſſent bien-tôt, l'on ſent exhaler de leurs corps des particules aigres, acres, & puantes, dont les aſſiſtans ſont incommodez, & dont les linçeuls ſont plûtot ſalis qu'en un autre temps. L'Auteur meſme, dont je vous rapporte icy les opinions, avouë qu'un Fiévreux échauffe par une tranſpiration violente, les aſſiſtans, le lit, & meſme la chambre. C'eſt encore un petit Page 36 & 37. trait de ſes contradictions. Quelques perſonnes en voyant un ſi grand nombre dans ſon écrit qui contredit tout le monde, l'appel-

leroient assez juste. Un esprit de contradictions J'aime mieux ne parler pas en termes si justes & n'offencer personne. Quoique cet Auteur offence tout le monde.

Aprés tout, Monsieur, il nous l'avoit bien dit, qu'il y avoit toute l'évidence possible dans les propositions que nous venons d'examiner. En effet on ne sçauroit voir plus clairement leur fausseté Ma surprise est qu'un fin Docteur se soit laissé tromper par leur fausse lueur. Car enfin le meilleur party, pour son honneur, est de dire qu'il n'a pû en découvrir l'illusion, plûtot que de l'accuser qu'il ait voulu tromper le peuple, en dechirant les plus honnêtes, & les plus sçavans hommes. Une malignité si basse ne convient nullement avec son grand zele pour le genre humain, qui regne dans tout son livre.

Ce bon Docteur croyant qu'il a achevé le grand coup qu'il s'étoit promis, qui estoit de prouver qu'il n'est dans les febricitans ny mouvement, ny chaleur, ny circulation augmentée, & s'imaginant avoir exterminé la Fiévre en effaçant l'idée qu'on s'en étoit faite, il se regarde tout couvert de gloire. Victorieux de Page 22
l'Univers, comme un autre Alexandre. *Il a*, dit-il, *delié le nœud Gordien.* Il se répand sur les terres des ennemis pour y faire degast. Il est vray qu'il est un peu moins sanguinaire que ce Conquerant: Sa politique qui luy apprend qu'on doit menager les affections du peuple conquis, luy fait condamner en general toutes les saignées. C'est bien l'entendre: il en faut user ainsi pour estre populaire. Jusques icy la saignée ordonnée à propos a esté un re-

mede: mais depuis la decouverte de nôtre Docteur inconnu, ce n'eſt plus qu'un inſtrument de mort; & afin de le perſuader, il avance une decouverte auſſi rare. C'eſt qu'il n'y a point de plethore, non plus que de fermentation.

Deux ſortes de plethores. Nous admettons, comme vous ſçavez, Monſieur, deux ſortes de plethores ou plenitudes d'humeurs: l'une apparente qui conſiſte dans une trop grande rarefaction de la maſſe du ſang: l'autre effective, dans la production d'une trop grande quantité de cette humeur. L'Auteur inſpiré de nouveau, niant abſolument la ſaignée, doit nier l'une & l'autre plenitude. Oüy, Monſieur, la choſe eſt concluë. Il n'y a plus d'efferveſcence ny de rarefaction extraordinaire du ſang. Il conſerve toûjours ſon

mesme volume. Et quoy que les liqueurs les moins fermentatives, & les plus simples, comme l'eau, soient quelquefois capables d'une grande rarefaction, le sang qui approche fort de la nature du lait, liqueur tres sujette à se rarefier, ne pourra jamais en souffrir aucune. La nature chargée ne fait plus d'effort, pour s'en deliurer par les grandes évacuations, par les dépots de matieres, par les inflammations, & les abscez. Tous ceux qui ont des hemorragies subites, des crachemens, des vomissemens, ou des pertes de sang, des flus d'hemorroïdes, n'en avoient justement que ce qu'il faut pour remplir les veines. L'Auteur du traité des Fiévres le dit. C'est assez. Il nous le fera voir quand il pourra. Les personnes d'une constitution forte & temperée,

les ſanguins, ceux qui amaſſent tant de graiſſe & tant de chair qu'ils en crevent, n'ont point trop de ſang. Ils ſe pleignent de mille incommoditez, comme de vertiges, de maux de teſte, laſſitude, de rhumatiſmes, de fluxions. Ce ſont des viſionnaires; ils ſe font ſaigner en eſperant du ſecours. Abus que tout cela. *La vie eſt dans le ſang*. Quelque ſoulagement qu'ils en reçoivent, ils ſont ridicules de ne pas garder cette humeur precieuſe pour quelque bonne ſquinancie, ou apoplexie, qui les tire gaillardement d'affaires. On en voit aſſez qui avares de cette humeur en ſont étouffez. J'en ay entre autre obſervé un, qui aimant mieux remplir ſes veines que de les vuider, mourut ſubitement d'une apoplexie. J'aſſiſtay à l'ouverture du corps. Toutes les parties eſtoient

ſaines ; & on trouva dans ſa tête, qui eſtoit groſſe, plus d'une pinte de ſang épanché. Pluſieurs blâment ces ſortes de gens d'en uſer ainſi: mais heureuſement pour leur memoire. Dieu a ſuſcité un Docteur moderne qui juſtifie toute leur conduite. *La ſaignée*, dit-il, *eſt un remede mortel, & ſi l'on échappe le coup de la mort apres l'avoir pratiquée, C'eſt une eſpece de miracle.* Ces Meſſieurs avoient donc raiſon de ne s'en point ſervir, on ne doit point ſe promettre de miracle, ny encore moins de ſe tuer. Page 77. & 78.

Il eſt vray que la nature n'eſt pas fort de ſon ſentiment. Car nous voyons qu'en une infinité de rencontres, elle ſe decharge de la cauſe de ſes maux, en pouſſant dehors une quantité ſang ; deſorte qu'Hippocrate & les anciens Medecins, qui étudioient avec Page 7.

soin ses mouvemens, nous les ont fait attendre, & menager comme de grands secours. Cela étoit bon jadis, aujourd'huy l'art d'un Medecin fort éclairé sçait quelquefois redresser la nature: Et il y a sujet d'esperer, que comme il a bien sçû faire la barbe à tous les Auteurs, il luy apprendra aussi les regles de son devoir. Car il faut qu'on sçache
Page 77. de luy, *que la liqueur precieuse de nôtre sang, étant une fois versée, ne se peut non plus recouvrer, qu'un homme mort peut resusciter, sans la puissance de Dieu.*

Les belles veritez, Monsieur, que ce galant homme nous apprend! Vous croyez, sans doute que le sang perdu se pouvoit remplacer. Jamais, Monsieur, Jamais, cela ne se peut faire, selon nôtre Docteur; & quoy qu'aprés dix ou douzes saignées, nous

voyons ordinairement les malades reprendre leur ſanté, & leur embonpoint : Jamais encore un coup. *Cela ne ſe peut faire, ſans un auſſi grand miracle que de reſſuſciter un mort.* C'eſt ce que dit l'Auteur. Si vous ne voulez, Monſieur, rejetter ces experiences certaines, que je viens de rapporter, il faut que vous reconnoiſſiez tous les Medecins pour de grands Taumaturges. Nôtre Auteur impitoyable ne traitte pas mieux les potions rafraichiſſantes & les Clyſteres, *ce ſont des Inſtrumens de Bourreau.* Là il s'abandonne à ſa fureur ſatyrique, & comme une perſonne morduë d'un chien enragé, il jouë des dents ſur tous les Medecins en general ; quatre pages & demie ſont chargées de ſes invectives, ſans que la moindre raiſon y paroiſſe. En effet elle y

feroit tres mal placée. Enfin pour relever ſes fades railleries, il ſe couvre du maſque d'un Comedien, il en prend la barbe & le jargon. Sagement certes n'ayant gueres de raiſons plus fortes, que celles dont Moliere s'eſt ſervy dans ſes boufonneries contre un art ſi honorable, il devoit ſe ſervir de ſes Aphoriſmes Burleſques. Il veut plaire au peuple, & s'en eſt là le veritable ſecret, qui a ſi bien reüſſi à ce Comedien. Rare invention! qui me fait douter, ſi cet Auteur n'êt pas plûtot un Medecin de theatre, qu'un homme qui ait étudié methodiquement.

L'Utilité des Clyſteres & des purgations.

L'Utilité des Clyſteres & de la purgation me ſemblent aſſez reconnuë, pour n'avoir pas beſoin de ma deffence. La raiſon peut aiſément la prouver, aprés que nous avons cy deſſus montré nettement qu'il y a des ordures

& de la pourriture dans nos corps, eſtant d'ailleurs conſtant que ces remedes les en font ſortir. C'eſt ainſi que la purgation appaiſe le boüillon des humeurs, en chaſſant les levains qui les excitent: de meſme que quand on veut appaiſer la fermentation du vin, on luy oſte ſa lie. Mais attachons nous à l'experience qui eſt la plus certaine voye pour connoiſtre l'effet des remedes. Elle nous fait connoître, que quand on a manqué de purger les malades aprés les Fiévres, la petite verole, & autres maux, il en demeure de fâcheux reſtes, qui les font ſouvent retomber en d'autres maladies tres conſiderables; verifiant en cela l'aphoriſme d'Hypocrate, *quæ poſt criſim in morbis relinquuntur, recidivos morbos facere conſueverunt.* Lib. 2. Aphor. 12.

Le Medecin Anglois qui a fait

tant de bruit, & qui blâmoit aussi la saignée, & la purgation dans les Fiévres (car enfin comment s'élever tout à coup en Medecine, sans se déchainer contre la methode ordinaire ?) reconnut bien son erreur par mille beveuës qu'il fit au dépens de plusieurs personnes de qualité. Il changea donc sa maniere, & se mit à purger comme les autres, à quoy il trouva mieux son compte.

Je sçay bien que les purgatifs n'ont point d'instinct, pour choisir de chasser plûtot une humeur, que l'autre : mais ne peut-on pas raisonnablement dire, que l'arrangement de leurs parties, & la disposition de leurs pores, les rendent propres à se lier plûtot à l'une qu'à l'autre : soit pour les accrocher ou les recevoir dans ses pores, soit pour penetrer dans

ceux de l'humeur, & les diſſoudre en telle ſorte, que la moindre irritation des membranes obligent les parties à s'en décharger. L'on voit en Chymie l'eſprit de vin diſſoudre les reſines, & non point les gommes : au contraire, l'eau diſſoudre les gommes, & ne pas meſme effleurer les reſines. Les remedes nommez Cholagogues, ſont remplis de parties ſulphurées, alcalies, & volatiles, qui rencontrant dans nos corps, une humeur nommée bile, où l'alcali ſulphureux predomine, ils s'uniſſent à elle, la diſſoluent, la rendent coulante, & la precipitent dans les inteſtins. Au contraire les Menelagogues ont un ſel acide & irritant, qui ſe joignant facilement à celuy de l'humeur pancreatique, l'entraine dans les inteſtins, qui en étant picotez ſe reſſerrent & les pouſ-

sent dehors. Les purgatifs pourroient donc ainsi faire sortir de certaines humeurs, sans toucher aux autres, & chasser les mauvaises, sans toucher aux bonnes.

Mais je veux bien supposer que les purgations poussent quelquefois les bonnes humeurs avec les mauvaises : Sont-elles pour cela nuisibles ou inutiles ? Point du tout, sinon quand on en use avec excez : car les bonnes humeurs peuvent pêcher en quantité. La saignée qui vuide tant le bon que le mauvais sang, ne laisse pas d'étre utile. Mais il est certain que les purgations entrainent une beaucoup plus grande partie d'ordures, que de bonnes humeurs. L'experience nous en fera foy, si l'on examine la quantité de matiere qu'on fait sortir par la purgation. Les malades vuident quelquefois jusqu'à un

demy ſceau d'ordures, pourroient ils reſiſter à l'évacuation de tant d'humeurs utiles & ſalutaires.

Il eſt faux que les plus douces purgations *excitent*, comme il dit, *des empoules dans l'eſtomach & dans les inteſtins, ſemblables à celles que nous cauſent les Cantharides appliquées.* Cela ne ſe pourroit faire, ſans de grandes convulſions, ny de facheux accidens, qui n'arrivent point. Mais ne nous étonnons point de ces diſcours: Un homme qui parle Comedien peut bien faire des fictions.

Pour admettre la purgation on n'exclud pas pour cela les évacuations, que l'on peut procurer par les conduits de l'urine, & par les pores. Toutefois la voye de la purgation eſt la plus ouverte, la plus facile, & la plus ſeure.

Si j'avois l'honneur de conferer

avec l'Auteur, je le prierois de me dire, d'où il a apprit qu'il ne faille point purger dans la peste, dans les Fiévres pourprées, ny dans la petite verole; & que purger ceux qui sont attaquez de ces maladies, c'est les envoyer au tombeau. Voilà des maximes bien établies. Il me permettra neanmoins de ne le pas croire sur sa parole, & qu'appuyé sur l'experience & la raison, Je dise: que la purgation leur est necessaire sur le declin de la maladie, sans refuser pour cela les diaphoretiques, les sudorifiques, les sels volatils, donnez à propos dans les commencemens, suivant les forces & les dispositions du malade.

Page 88. *Il a*, dit-il, *guery plusieurs Fiévres sans aucun des trois remedes vulgaires, saignée, clysteres, ny purgations.* Quel Medecin n'en

peut pas dire autant ? Cela se peut quelquefois : Et de là, il conclud que ces remedes sont inutiles. Le raisonnement est fort beau, & il me prend envie de l'imiter.

J'ay guery aussi bien que mille autres plusieurs malades sans diaphoretiques, sudorifiques, vomitifs, & sãs remedes échauffãs, donc il nes'en faut point servir du tout. D'une proposition particuliere, ou d'une induction tres-imparfaite, conclure une maxime generale ; Logique toute nouvelle ! Etablir sur un petit nombre d'experiences, une methode pour tous les malades directement contraire à une pratique éprouvée depuis plusieurs milliers d'années ; Medecine solide & infaillible ! appeler miracle, qu'un malade rechappe malgré les saignées, Clysteres & purgations faites à

propos, & donner pour regle certaine & journaliere, que les malades gueriſſent ſans aucun de ces remedes: quoy que l'experience en ſoit rare. C'eſt à mon ſens, renverſer les notions communes, & ſe joüer des mots. Pour moy je croy qu'un Docteur judicieux, & qui parle en ces termes, eſt un des grands miracles qu'on puiſſe jamais voir.

Pour ruiner la neceſſité de la purgation, Il dit *que la cauſe conjointe des maladies eſt ſouvent en tres petite doze, comme d'un grain, d'une goutte, & non point dans une grande quantité de matiere, qu'il faille purger: Comme il arrive que quelques grains d'un poiſon, ou d'une vapeur imperceptible changent le corps & donnent la mort.*

Je répons, Monſieur, que cela ne peut avoir lieu dans les

maladies ordinaires. Car cette humeur ou vapeur, qui peut faire tant d'effet en si petite doze, doit estre extremement active & violente, ainsi elle ne peut pas avoir son progrés si lent, que les maladies ordinaires. Les humeurs qui les causent ont bien une moindre activité & contrarieté avec les substances de nôtre corps, que les poisons, & les airs empestez qui tuent en un moment. De la longueur de la maladie, on peut conclure la plus grande quantité, & la foiblesse de la matiere qui la cause. Comme donc nous avons des maladies de plusieurs jours & de plusieurs mois, il s'ensuit qu'il y a une notable quantité de matiere, qu'il est besoin de chasser par la purgation.

A l'égard des maladies aiguës & malignes, dont nous avons

parlé, il se peut faire que la cause antecedente soit en tres petit volume dans le commencement. Quand elle attaque un homme sain, il ne s'en apperçoit point, & l'on ne peut pas encore dire qu'il soit malade: mais dans le progrés, cette corruption s'augmente, infectant la masse des humeurs, & alors on ne peut pas soûtenir que la cause prochaine du mal, ne soit qu'en la doze d'un grain, ou d'une goutte, & que le malade n'ait aucûn besoin de purgation, ny de Clysteres.

Enfin, Monsieur, je sçay que ny vous ny moy ne sommes pas de ces gens, dont l'Auteur se plaint, qui condamnent le quinquina. Il est admirable en ses effets, pourveu qu'on le sçache bien manier, & il ne détruit point nos anciens remedes. Il y

a lieu d'user de tout, quand on fait les choses à propos : l'attachement à l'ancienne doctrine ne doit point faire mépriser les remedes nouveaux, ny une inquiete curiosité pour les choses nouvelles, donner l'exclusion aux secours anciens, d'autant plus seurs, qu'ils sont éprouvez depuis tant de siecles. Les uns & les autres ont du fort & du foible. Profitons de tout, corrigeons les deffauts. Sur tout ne nous attachons a décrier personne. (Permettez moy, Monsieur, cette petite morale utile à de certaines gens fort éloignez de vostre caractere.) Persuadons nous que nostre veritable gloire dépend moins de l'invention des choses extraordinaires que de la moderation & de la prudence avec laquelle nous balancerons toutes choses. La Mer

ne repreſente jamais nettement les objets pendant la bouraſque des tempeſtes. L'eſprit eſt juſte quand il eſt calme. La chaleur de la diſpute effarouche la paiſible verité : *Nimià altercatione veritas amittitur.* La paſſion s'entête de ſentimens, que le ſang raſſis auroit condamnez; on s'acharne les uns contre les autres; on ſe dechaine contre tous. Du moment qu'on s'eſt mis en tête de paſſer pour inventeur de ſyſtêmes, adieu la bonne foy, & le bon ſens. J'aime pour inquiſiteur de la verité, un homme qui puiſſe quelquefois dire: *Ie me ſuis trompé.* Bonne foy aimable, dont il n'y a que des Hypocrates qui ſoient dignes. Sincerité qui les couvre d'une gloire auſſi durable que la ſienne Beaucoup de Modernes ont pris une autre route. A peine ſortis

des Ecoles, & meſme ſans y être entrés, ils ont voulu reformer les maîtres, bâtiſſeurs de ſyſtêmes volans, inebranlables dans leur faux principes, opiniatrément fermes dans leur ridicules conſequences, donnant à corps perdu dans leurs vaines idées. Ils ont brillé de nos jours, mais d'un éclat d'auſſi peu de durée que leur naiſſance & leur progrés. Ils ont voulu renverſer les autres, d'autres les ont renverſez, & ceux cy n'ont paru que pour diſparoître. Cometes en ſcience, Etoiles tombantes, qui ſeroient des aſtres fixes, s'ils s'eſtoient donné la patience de peſer tout, de profiter de ce qui eſt de ſolide dans l'antiquité & dans les nouvelles découvertes, d'écouter tout le monde, de garder avec un chacun les meſures d'honnête homme, ſe

perfectionnant en ſecret pour re-pandre leurs lumieres dans leurs temps. C'eſt enfin par ce moyen qu'on travaillera utilement à reformer la Medecine. Les eſprits menagez nous écouteront avec docilité, au lieu qu'en prenant un chemin contraire, nous effaroucherons tout le monde, nous rendrons par nos pedanteries & nos ſatyres, la Medecine ridicule au peuple, qui ne s'attachant qu'aux manieres, ne peut pas diſtinguer le party raiſonnable.

Vous voyez, Monſieur, que l'Auteur du pretendu traité des Fiévres, qui nous a donné le plan de ſon deſſein, a tâché de détruire. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût bâty. L'un eſt plus difficile que l'autre, il auroit parlé avec beaucoup plus de poids. Quand on a la demengeaiſon de reforme,

reforme, il faut par ſes nobles travaux & par ſes riches découvertes, s'établir un droit de cenſure, autrement eût-on les meilleurs deſſeins du monde, on paſſe pour temeraire. C'eſt ce qui me fait eſperer, qu'un Docteur ſi prudent que celuy dont nous avons peſé les ſentimens, ſe hâtera, comme il promet, de nous donner ſon livre des Fiévres. Conſolons nous donc, Monſieur, ce grand ſyſtême va bien-tôt paroître, toutes nos incertitudes ſeront bannies, nôtre eſprit partagé par tant d'opinions, ſe fixera heureuſement au centre de la verité, qu'il nous va dévoiler. Si j'avois le bonheur de le connoître, je le prierois de toute mon ame de ne nous pas faire attendre plus long-temps, bien reſolu d'en profiter, de loüer ingenüement tout ce que j'y dé-

couvriray de beau, & de vous marquer, Monſieur, avec une honnête liberté ce que j'y croiray de deffectueux. Si toutefois il ſe peut trouver des defauts dans l'ouvrage d'un ſi excellent homme.

Voilà, Monſieur, les reflexions que j'ay faites ſur le traité dont je vous ay entretenu. Ie ne doute point que vous n'y remarquiez beaucoup de choſes qu'on pourroit encore pouſſer plus loin. Les affaires qui me preſſent ne m'ont pas donné le loiſir de mettre la derniere main à cét ouvrage. Comme d'abord il n'étoit deſtiné qu'à me confirmer moy-meſme dans les principes de la Medecine, je ne me ſuis attaché qu'au plus neceſ-

faire, negligeant les choſes de peu d'importance. I'ay paſſé beaucoup de faux raiſonnemens, & quelques ſuppoſitions de l'Auteur Hollandois. Comme par exemple, quand il oſe accuſer le Docte Vvillis de nier la circulation du ſang: quoique chacun ſçache que cet illuſtre Docteur l'admet dans ſes écrits comme un de ſes principes les plus certains.

Il eſtoit à ſouhaiter que vous, Monſieur, dont l'eſprit ne trouve rien d'obſcur ny d'impenetrable dans les ſecrets de l'art, euſſiez pû en cette occaſion poſer & affermir les fondemens de la Medecine.

Cette juſteſſe de raiſonnement,

cette netteté & cette étenduë d'esprit, que j'ay souvent admirée dans vos discours publics & particuliers, eussent avec beaucoup plus d'éclat & de force, dissipé les tenebres d'un homme qui adore toutes ses visions.

Alors la Medecine eût esté glorieusement deffenduë, nous eussions pû facilement ensuite élever sur ces fondemens, un édifice regulier. Mais les soins que vous prenez de la santé des personnes Roïalles, ausquelles vous estes attaché, par le seul choix d'un Roi qui ne regarde que le merite, derobent à nôtre art ces grands secours. Ce que vous pouvez faire, Monsieur, c'est d'accorder vôtre protection à

ceux qui marquent leur zele pour soûtenir les droits de la verité. C'est une grace dont me répond, Monsieur, une honnêteté qui vous est si naturelle & qui m'a depuis longtemps engagé d'estre à jamais par respect & par inclination.

MONSIEUR,

Vôtre plus humble, plus fidel
& affectionné serviteur,
G. DE BEZANÇON.

Table des matieres contenuës en ce Traité en forme de Lettre.

APPROBATION.

J'Ay lû un petit Traité intitulé *La Medecine pretenduë reformée*, ou l'examen d'un traité des Fiévres imprimé à Utrecht, que j'ay trouvé tres-digne d'estre mis au jour, pour rabattre l'impudence de l'Auteur Hollandois, dont les sentimens injurieux à la Medecine sont tres-bien refutez. Fait à Paris ce 31. Aoust 1683. LABBE'.

VEu le témoignage cy dessus, la Faculté consent l'impression du Livre en forme de réponse contre le traité des Fiévres imprimé à Utrecht. Fait à Paris le dix Septembre 1683. DIEUXINOYE Doyen.

Permission.

VEu l'Aprobation permis d'imprimer, fait ce 25. Septembre 1683. DE LA REYNIE.